

0

zéro

صفر

صفر

Sommaire

Édito	5
Libye : de deux guerres choisir la moindre <i>Alain Van haverbeke</i>	6
Cachez cette Tunisienne que je ne saurais voir <i>Dorra Ben Amri Ouannes</i>	11
Art contemporain <i>Mehdi-Georges Lahlou</i>	12
Mehdi-Georges Lahlou ou la stupidité sous contrôle <i>Alain Van Haverbeke</i>	14
Poussière <i>Walid Gharbi</i>	15
La « Révolution sur Facebook » : petite chronique décalée de la chute de Ben Ali <i>Dali Ammar</i>	18
Tunis, 15 janvier 2011 (son) <i>Zied Mokaddem</i>	23
Marre d'entendre parler des extrémistes <i>Dorra Ben Amri Ouannes</i>	24
Chroniques du vide - Incendies True shit <i>Yahia Ahrik</i>	25
Aufstieg und Niedergang der römischen Welt <i>Cynthia Jean</i>	26
La voleuse (<i>One way ticket to the Moon</i>) <i>Joumana Haddad</i>	29
État des lieux <i>Shiran Ben Abderrazak</i>	30
Les régions du livre <i>Rubrique littéraire</i>	34



revue de l'Occident

Édito¹

À nos amies, à nos sœurs, à nos maîtresses, à nos filles, à nos complices, à nos mères, à nos partenaires, à nos cousines, à nos tantes, à nos grand-mères... À la moitié de l'humanité, sans qui rien ne serait. À la lumière des orages d'été. À la vie. Aux femmes.

Aux Hommes de Bien, d'hier, d'aujourd'hui et de demain, et à tous ceux qui choisissent la troisième voie...

zéro est une revue francophone diffusée gratuitement sur le Web, dont la parution est aléatoire et dont le champ d'action se développe tant en direction d'une critique politique et philosophique pointue, que vers l'art et toutes les formes de la créativité contemporaine (possiblement jusqu'à l'érotisme), qu'elles proviennent d'Europe, du Maghreb ou du Proche-Orient, dans le but avéré de créer des liens (non-exclusifs) entre les esprits laïcs et plus largement progressistes, émanant des mondes arabe et occidental, dont la complémentarité historique n'est plus à démontrer.

zéro tire son nom du chiffre «0» (*Sifr*, en arabe) que la traduction des mathématiques arabes a introduit en Europe, au VIII^e siècle, et du groupe artistique international «ZERO» actif dans les années soixante. Dans le contexte actuel, le chiffre zéro fait aussi allusion à ce nouveau point de départ rendu possible par les révolutions en cours dans le Maghreb et au-delà, au Machrek.

zéro est une revue laïque d'inspiration libertaire, mais pluraliste et libérée des circonvolutions de langage propres à niveler le débat démocratique (par essence contradictoire), quand il n'est pas simplement confisqué par des extrémistes qui ne s'en servent que pour en vicier la substance, ou par un centre-gauche qui (s')interdit toute position critique tant soit peu explicite, au nom d'un «humanisme universaliste de collaboration» dont la béatitude politique lâche la bride aux rétrogrades religieux de tout poil, en ouvrant ainsi le champ aux critiques orientées des rétrogrades d'extrême droite, par un jeu d'émulation réciproque dont la démocratie ne sort jamais indemne.

zéro entend mettre les femmes au centre de l'action et du débat, tant en ce qui concerne leur parole que leur corps, là où les enjeux qui les concernent se règlent encore le plus souvent à l'encontre de leur volonté, de leur bien-être et de leur simple liberté individuelle, en atteignant régulièrement à leur épanouissement physique, à leur image et à la simple égalité sociale dont elles devraient pourtant jouir naturellement. Ce, en vertu du fait que ne pas respecter les femmes, c'est nécessairement insulter les hommes qui les estiment.

zéro entend également poser la question des enjeux du féminisme contemporain face aux restrictions religieuses, au sein des populations arabes, qu'elles puissent être perçues comme problématiques pour une certaine émancipation des femmes dans le monde arabe, alors qu'elles représentent, *a contrario* depuis quelques années, une forme dérivée d'affirmation «identitaire» auprès des populations jeunes qui sont nées et vivent en Europe.

zéro se veut être une plate-forme d'expression possible pour les opposants qui luttent contre les dictatures au pouvoir dans les pays arabes, et pour ceux et celles qui se battent contre toute forme d'obscurantisme, présente ou à venir, dans ces pays, qu'elle soit d'ordre religieux, politique, sexiste ou sociale, etc. La revue est ouverte à tout(e) intellectuel(le), journaliste, artiste, militant(e) des Droits Humains, opposant(e) politique démocrate, qui jugera bon de lui faire confiance pour relayer ses propos.

Le comité de rédaction

Cynthia Jean

Walid Gharbi

Alain Van Haverbeke

03.2011

1] Extrait du manifeste de la revue Zéro, disponible en intégralité sur le site Web: [Manifeste \(texte intégral\)](#)

Libye : de deux guerres choisir la moindre

De par son histoire, l'Occident semble porter l'éternelle tache de la domination qu'il a imposée aux autres peuples, à travers la planète entière. Outre l'exploitation et la spoliation des richesses de territoires colonisés, l'Occident — et l'Europe en particulier — porte la responsabilité, directe et indirecte de plusieurs génocides, deux guerres mondiales, puis d'une guerre dite « froide » qui aura réglé le destin du monde durant tout le xx^e siècle, poussant ce dernier à plusieurs reprises au bord du conflit nucléaire.

Que l'Histoire se rappelle à nous n'est donc que légitime, tant via les peuples jadis dominés que via les jeunesses occidentales elles-mêmes, qui ont depuis longtemps opéré leur jonction idéologique à l'encontre d'un ennemi générique, que celui-ci se nomme indifféremment et selon le contexte : « impérialisme », « néocolonialisme » ou « mondialisation », pour ne citer que ceux-là. Le problème d'une telle ardoise occidentale ne réside pas tant dans le fait que l'addition qui y figure apparaisse comme à peu près indéfectible (« devoir de mémoire » oblige) — d'autant que le total semble perpétuellement alourdi de nouvelles dettes morales, qu'elles soient d'ordre géopolitique, environnementale ou strictement économique (les trois termes étant bien souvent cumulés) —, mais qu'elle entraîne le plus souvent les contestataires à se débarrasser du bébé démocratique, avec l'eau indéniablement souillée du bain de la *realpolitik*.

À tout le moins, ne peut-on pas reprocher aux opposants leur sens critique à l'égard des structures de l'État de droit, en ce que, sous couvert de « légitimité démocratique » offerte par les urnes, l'État fonctionne, une fois élu, à l'instar d'un patriarche bicéphale (législatif, exécutif) et omniscient qui tranche souverainement en toute matière, en créant autant de zones d'ombres qu'il en juge utiles à la bonne marche de ses affaires — notamment dans ses rapports avec d'autres états ou avec le Marché dont il dépend organiquement. Cette critique justifiée est vieille comme l'anarchisme et même comme le cynisme grec, c'est donc dire si elle a sa pertinence jusqu'à aujourd'hui.

Outre que la critique en règle de l'État fasse partie intégrante de la Démocratie et que l'on ne soit jamais si bien servi que par soi-même (entre la *Charité bien ordonnée* et le *balayage devant sa propre porte*), l'on semble parfois oublier, dans ce jardin éternel où l'herbe ne semble jamais aussi verte que quand elle appartient au voisin, que c'est bien la Démocratie occidentale, qui permet qu'on en conteste jusqu'au bien-fondé politique — *a contrario* de régimes fascistes (militaires, religieux, etc.) —, lequel apparaît encore comme la manière la plus douce d'être torturé.

Les états occidentaux et leurs opinions publiques (tantôt *alibis*, tantôt *trouble-fêtes*, tantôt *simples touristes*) partagent au moins cette étrange propension — que des décennies de paix jamais vues dans l'Histoire, après des siècles de guerre tous azimuts, ont rendue possible — à ne voir le monde qu'au travers d'un prisme dont les images d'Épinal polarisées seraient d'une part la contemplation éthérée de Yann Arthus Bertrand et d'autre part l'infini sauvetage de la misère par Médecins Sans Frontières. Entre les bourreaux bellistes d'un monde originellement Bon et les Sauveurs universalistes d'un monde incapable de survivre en paix par lui-même, les couleurs finissent par devenir criardes sur tous les supports des *mass medias* « occidentaux » (entièrement vendus à la Cause *militaro-économico-politique*, comme chacun croit savoir).

Entre ces deux pôles donc, on trouve toute la panoplie des remords sans cesse rachetés et des bévues sans cesse renouvelées envers le reste du monde, dont les fautes ne sont jamais jugées aussi gravissimes en regard des complicités et de la duplicité dont l'Occident lui-même fait preuve à leur endroit. Cela généralisant davantage encore ce mythe d'une Faute (disons *biblique*, à tout prendre) dont le « devoir de mémoire » cité plus haut, serait comme l'éternel rappel de ce *mea culpa* athée dont la laïcité se satisfait céans (comme les ouailles jadis absolveaient leurs péchés par la confession). Le mythe de la « Virginité » au moins a encore de beaux restes et encore pas mal de livres miraculeux à sanctifier. Ainsi soit-Elle.

La Libye pour quel alibi ?

Il en va donc ainsi des dictateurs actuellement conspués par leur jeunesse, dans les pays arabes, à commencer par le Grand Guignol libyen qui vient juste de cesser de plaire aux chancelleries occidentales (ce n'est pas la première fois, mais ça semble bien être la bonne), sous les coups de boutoir d'un peuple qui a bien dû trouver les armes pour faire passer les cris de la liberté démocratique

au-dessus de ceux de la douleur des blessés et des familles éplorées par la mort des leurs. Du moins le précédent tunisien aura vu Zine El-Abidine Ben Ali se faire éjecter sans que l'Occident ait dû se faire violence en lui mettant au cul le pied démocratique qui se satisfaisait jusque-là du port de la *slash* (« tong » pour l'international) sur les plages hôtelières du « Pays proche »¹. Le simple fait accompli de la chute du régime tunisien aura finalement fait reprendre raison à la France, qui aura opportunément revu son offre de services² à la Tunisie après avoir *presque* emprunté à rebours la voie à sens unique³ de l'Histoire.

En Libye en revanche, la situation s'est dramatisée au point que la guerre civile est rapidement devenue le seul horizon possible jusqu'à la chute définitive de Mouammar Kadhafi, qui, au contraire de Ben Ali, a pu s'arc-bouter sur son armée en plus de milices, en y ajoutant encore des mercenaires pour tirer sur la population désarmée qui manifestait dans les rues, avant que de devoir s'armer à son tour sous la menace ouverte d'un bain de sang.⁴

Dès les révoltes tunisienne et égyptienne, des voix intellectuelles arabes s'élevaient — dans la foulée de la phobie occidentale et israélienne, obnubilée par « les images sélectionnées de barbus dans la rue égyptienne ou parmi les révolutionnaires tunisiens »⁵ —, pour déclarer sans ambages, comme ce journaliste algérien : « [C]'est au moment même où on a le plus besoin d'aide et de soutien, que l'élite de l'Occident se contente de jouer à la vieille dame derrière son rideau [...] » reniant clairement « l'impératif moral de soutien au premier élan du siècle pour des démocrates arabes trop anonymes, trop jeunes et pas encore assimilés ni utilisables. » Le journaliste prévenant : « Le printemps arabe sera suivi [...] par un procès sévère de nos voisins du Nord et dont le verdict sera plus dur que la xénophobie confessionnelle des islamistes. », pour se demander enfin légitimement et bien plus largement : « Où est passé le reste de l'humanité qui nous regarde ? »

Cet Occident qui « regarde » par la lorgnette opportuniste des cinq membres permanents de l'ONU (la Chine et la Russie n'appartiennent pas à l'Occident, pour rappel) et se *donne à voir* le monde par la lucarne spectaculaire de ses médias, n'a pas failli à sa tiédeur proverbiale en ne poussant que du bout des lèvres et en dernière extrémité, Ben Ali et Moubarak à entendre les revendications populaires de leurs populations et à se retirer du pouvoir, en s'abstenant d'aggraver encore le nombre de morts dans les rues. De même en Libye, où la répression a été d'emblée d'autant plus violente, transformant rapidement les manifestants en véritables insurgés « libérant » Benghazi et d'autres villes, l'ONU a tergiversé des semaines, sous les yeux de la jeunesse arabe en révolte, avant de produire (avec l'appui de la « Ligue des États arabes »⁶ — l'organisation régionale qui

1] D'après l'ancien slogan publicitaire des sirènes touristiques tunisiennes.

2] www.lemonde.fr

3] L'expression ne postule pas un déterminisme historique, mais l'irréversibilité du temps.

4] Arte Journal rendait compte de la situation en Libye, le 21 février 2011 : www.arte.tv

5] Kamel Daoud, *La tiède trahison du Nord* in Le Quotidien d'Oran, 12 février 2011, pour toutes les citations de ce paragraphe.

6] Fondée en 1945, elle est composée de 22 membres, dont 7 fondateurs. Voir les détails sur : fr.wikipedia.org

avait demandé au Conseil [de Sécurité de l'ONU] l'interdiction de vol») la Résolution 1973⁷ engageant à créer la fameuse « Zone d'exclusion aérienne » tant discutée, en vue de « [...] protéger les civils contre des attaques systématiques et généralisées. »⁸

Alors que les foules tunisiennes et égyptiennes se sentaient déjà légitimement grugées par ces démocrates européens timorés qui ne voyaient en elles qu'un ramassis d'islamistes, certaines voix demandaient avec force et insistance une intervention de l'UE, dans ce qui n'était pas encore une guerre civile en Libye. Si au début du mois de mars chacun s'accordait à proscrire toute intervention militaire directe sur le terrain libyen, la question de la zone d'exclusion aérienne apparaissait pourtant comme un minimum vital afin de contrer la reconquête rapide par les troupes de Kadhafi, des villes conquises par la rébellion libyenne. Au sein du parlement européen, Daniel Cohn-Bendit⁹ et Guy Verhofstadt¹⁰, dans des interventions remarquées, interpellèrent Catherine Ashton et l'exhortaient à engager l'UE aux côtés du Conseil National de Transition (CNT dirigé par l'ancien ministre libyen de la Justice, Mustafa Abdel Jalil), afin de « ne pas laisser gagner Kadhafi » (Cohn-Bendit) et d'empêcher un « véritable massacre » (Verhofstadt) à Benghazi, déjà menacée par les troupes régulières et les milices du régime.

Pour les opposants à une intervention, toute prise de position en ce sens est une attitude va-t-en-guerre de l'OTAN, menée pour des intérêts purement économiques (pétrole, gaz), voire pour des intérêts géostratégiques plus inavouables encore où se mêlent l'opportunisme néocolonialiste de la France après les compromissions tunisiennes, le blanc-seing offert aux membres de la Ligue arabe par les États-Unis pour réprimer leurs propres révoltes internes, voire le renforcement de la politique sioniste d'Israël, dont *Cohn-Bandit* (sic) serait le fer de lance européen, lui qui est un « impérialiste vert » notoire.

La recette de la paix est donc forcément tout à l'opposé, se déclinant ainsi : « S'il existe en Libye un mouvement de résistance émancipateur, la meilleure façon de l'aider est entre autres d'essayer d'empêcher toute intervention militaire et d'épauler les élans venus d'en bas. »¹¹ On notera au passage la belle formule « gauchisante » qui n'a rien à envier à la langue de bois justement décriée de la diplomatie internationale, à propos de ces « élans d'en bas » qui lorgnent assez clairement vers ce que d'aucuns en démocratie appellent : « La société civile » !

Le problème, c'est que la notion de société civile n'est pas forcément tenable comme concept émancipateur dans des pays qui ont connu des décennies de dictature, comme la Libye : « Kadhafi a détruit la société civile libyenne de façon systématique. Il n'y a aujourd'hui aucun parti politique, aucun syndicat, aucune associa-

tion civique. »¹² La liberté d'association est un trait spécifique de la Démocratie, n'en déplaise aux démocrates occidentaux qui voient des relais démocratiques structurés possibles sous les chapes de plomb, ou qui prennent plus sûrement des vessies pour des lanternes, car, quand une « société civile » s'exprime en Libye, elle tient un discours des plus propagandistes en faveur du régime : « Les organisations de la société civile libyenne ont souligné l'importance de l'unité du pays et de sa souveraineté et rejeté toute ingérence dans ses affaires internes. Le document issu de cette rencontre initiée par l'Union générale des organisations de la société civile libyenne a exprimé l'attachement au leader libyen en tant que symbole pour le peuple libyen et le pays, mettant l'accent sur l'harmonie du peuple libyen au plan social (je souligne) et son attachement à la cohésion nationale, à la religion musulmane qui interdit l'assassinat et appelle à l'unité. »¹³ Il faut tout de même le dire sans rire ! Mais au moins on ne pourra déjà plus dire que l'OTAN seul pratique la langue de bois. À tout prendre, on avance.

Derrière cette manifeste « harmonie du peuple libyen » dont l'affirmation intervient opportunément en mai, on trouve pourtant une autre voix libyenne s'étant définie comme « société civile », mais dès le mois de février, soit *avant* les frappes de l'OTAN : « Les intellectuels libyens, ainsi que les fonctionnaires de la justice, de l'enseignement et de la santé, tous issus de la société civile, appellent les autorités européennes et l'ONU à réagir vigoureusement face à ces événements inacceptables. »¹⁴ Ces gens-là parlent de la répression aveugle du régime contre les manifestants donc, ou je lis mal ? De même, ils appellent à une réaction « vigoureuse » des mêle-tout néocolonialistes, ou je vois le mal partout ? Enfin, pour les démocrates qui ne pourraient pas trancher entre ces deux visions civiles de la société libyenne, tout en privilégiant par réflexe celle que ne fournit pas la presse occidentale corrompue ni l'État-Major de l'OTAN ni les chancelleries occidentales, il existe une troisième affirmation émanant de Seif Al-Islam, fils de Kadhafi lui-même (celui qui avait promis une guerre civile et un bain de sang à sa population en révolte, dans une volonté de dialogue évidente, sans doute) : « La Libye n'est pas comme la Tunisie ou l'Égypte (...). Il n'y a ni société civile ni partis politiques. »¹⁵

Au-delà du mythe de l'émancipation populaire spontanée et démocratique (de par son bon droit), il faut tout de même noter que la première « intervention militaire » (ou du moins *armée*) à l'encontre des « mouvements émancipateurs », lors de chaque révolution dans une des dictatures arabes, a tout de même été celle des forces des régimes en place contre leurs propres populations, à l'indignation des mêmes ONG occidentales qui réclamaient alors, tout aussi légitimement, qu'on ne laisse pas lâchement faire les régimes en place, en se croisant les bras, pour des raisons économique (pétrole, gaz) et géopolitiques (alliance avec Israël, blanc-seing aux monarchies pétrolières, guerre contre le terrorisme...). La boucle est bouclée.

De la même manière, les manifestations s'organisent, notamment à Bruxelles (avec des succès modérés, de l'aveu même des organisateurs)¹⁶, depuis l'intervention de l'OTAN en Libye, notamment au cri de : « Ni Kadhafi, ni l'OTAN ! » (Mais alors qui ? La Chine et la Russie, qui couvrent actuellement les massacres en Syrie par la menace d'un veto à l'ONU ? Les autres dictatures arabes qui, justement, font de même chez elles ? L'Union africaine¹⁷, aux régimes généralement si fréquentables ? Les opposants libyens, qui se faisaient déjà massacrer avant l'intervention ?) Les organisation pacifistes telles que la CNAPD (Coordination Nationale d'Action pour la Paix et la Démocratie) en Belgique, crient à l'arrêt immédiat des bombardements, arguant que : « Les revendications démocratiques et sociales du peuple libyen contre la dictature doivent pouvoir se réinscrire dans le processus fondamental insufflé depuis la Tunisie vers tous les peuples d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient marquant le pas de l'injustice et

12] www.lactualite.com

13] www.afriquejet.com

14] www.afdbelgium.org

15] www.laregledujeu.org

16] « Seul bémol : d'aucun (sic) ont regretté la faible mobilisation et le manque de visibilité dans la presse pour un événement aussi important. » À propos de la manifestation du 20 mars 2011 à Bruxelles, à l'appel du Forum social mondial et organisée par la CNAPD (cette source n'est plus présente sur le nouveau site Web de la CNAPD).

17] Voir la position nuancée de Jean Ping, Président de la Commission de l'Union africaine, le 24 mars 2011 : www.rfi.fr.

de ses soubresauts postcoloniaux (sic) à l'agonie. »¹⁸ Éternel refrain du *méchant Occident en pleine décadence*, qui « [doit] oser croire en la vertu pacificatrice du dialogue. » Dialoguer, d'accord, mais avec quel membre de la famille et du gouvernement (ce qui revient à peu près au même) de Kadhafi, au juste ? Et sur quelle base raisonnable et fiable ? Le dialogue avait-il franchement l'air de pouvoir s'engager entre le régime et les manifestants, avant que ceux-ci ne soient grossièrement présentés, par le *lucide* Seif Al-Islam, comme « des éléments libyens et étrangers [tentant] de détruire l'unité du pays pour instaurer une république islamiste »¹⁹ ? (Le vieil épouvantail *Al-Qaida* fait encore recette, quoique même l'Occident ne semble plus trop y croire lui-même.)

Aujourd'hui, le même discours *complotiste* est tenu en Syrie, comme il a été tenu en Égypte et en Tunisie auparavant, tous régimes pourtant largement soutenus par l'Occident néocolonialiste (décrié comme tel) qui, décidément, ne chôme pas en matière de récupération de révolutions, dans tout le monde arabe, depuis le mois de décembre 2010 ! Selon les dictateurs ex-amis « l'étranger » (donc l'Occident) fomentent les troubles (donc, pilote les révolutions populaires) et selon les ONG occidentales, l'OTAN confisque les révolutions aux peuples concernés, en usant de violence à l'égard des parties en présence, ce qui les empêche de dialoguer. Comprenez qui pourra.

Dans son mail d'information de mai-juin 2011, la CNAPD réitère ainsi ses critiques et son appel à manifester pour « dénoncer cette logique otanienne (sic) qui mène [...] à l'impasse guerrière », ajoutant que « [...] l'intervention de l'Alliance augmente le nombre de victimes civiles et est un obstacle à toutes solutions politiques. (sic) » Oubliant au passage que Seif Al-Islam se donnait à peine quarante-huit heures, en mars, pour liquider les insurgés et les habitants de Benghazi, avec les mêmes avions sans doute, qui avaient déjà servi à Tripoli²⁰ même, pour bombarder les manifestants qui s'agitaient sous les fenêtres présidentielles.

Quand un avion de guerre occidental décolle vers un pays arabe, l'imbécile accuse l'avion

Si à l'évidence toute bombe lâchée sur un pays marque l'échec du dialogue entre (au moins) deux parties en conflit et fait des victimes innocentes²¹ ; s'il est tout aussi clair que le recours devenu inévitable aux armes (pour simplement se *défendre*, parfois) doit laisser dès que possible la place au retour de ce même dialogue ; s'il est de notoriété publique que les démonstrations de force militaires sont aux antipodes de toute diplomatie et d'assistance humanitaire puisqu'elles entraînent nécessairement d'autres victimes ; il est tout aussi clair (à moins de vivre à *Disneyland*®) que l'alternative à la violence d'État (répression, dictature, guerre civile ou autre, etc.) et la recherche d'une solution négociée entre gens raisonnables n'est pas toujours applicable instantanément, toute volonté sincère de paix que l'on préconise par ailleurs et par principe.

Le cas libyen est à ce titre exemplaire du grand écart qui existe entre les débats éthiques et pacifistes occidentaux et les actions violentes d'un dictateur contre sa propre population, non seulement lors des manifestations du « Printemps », mais depuis des décennies (bien avant que certains critiques bien intentionnés actuels soient nés, qui plus est sans jamais avoir connu de dictature). Les cartes du « Bien » et du « Mal » ne sont non seulement pas distribuées avec la même *conscience*, d'un régime politique à l'autre, d'une culture à l'autre²², d'un contexte sociologique à l'autre, mais même, la scission bien nette entre les deux concepts s'avère variable d'un moment à l'autre, selon qu'on ait les moyens et le temps d'y penser ou qu'il faille réagir face à la menace bien concrète d'une mort quasi certaine — ou simplement que l'on cesse enfin d'être dupe.

Même si elle doit exister et être postulée, la posture pacifiste de principe n'est recevable que tant que l'on reste à l'abri du « Droit » et de la Démocratie qui le

18] Pour cette citation et la suivante, le PDF original n'est plus présent sur le nouveau site Web de la CNAPD.

19] www.laregledujeu.org

20] « Un habitant de Tripoli a déclaré [...] à la chaîne Al Jazira que l'armée de l'air libyenne bombardait de nombreux sites de la capitale où elle a fait un grand nombre de morts. » Voir : www.ouest-france.fr

21] www.liberation.fr

22] C'est pourtant bien un « occidental », Friedrich Nietzsche, qui a écrit *Par-delà bien et mal*, dès 1886...

garantit dans des textes de loi. Le problème se pose dès que ce garde-fou démocratique est abattu ou n'a même pas eu voix au chapitre durant parfois plusieurs générations, du fait d'un régime basé sur la violence, la force répressive, le mensonge, l'hégémonie d'une clique parasitaire, etc. Car, le trait essentiel de la Dictature est précisément de ne se référer à aucune notion de « Droit », puisque selon la définition : « La dictature désigne un régime politique dans lequel une personne ou un groupe de personnes exercent tous les pouvoirs de façon absolue, sans qu'aucune loi ou institution ne les limitent. »²³ Demander donc à un dictateur d'agir avec retenue, de s'asseoir à une table de négociations, de signer des accords de paix fiables avec des tiers (internes ou externes), tient au mieux de l'idéalisme béat et au pire du sophisme politique (autant dire idéologique, à ce stade) pur et simple.

Qu'en l'espèce l'Occident tout entier joue depuis toujours un jeu de dupe criminel avec les dictatures auxquelles il s'allie, qu'il maintient à bout de bras ou qu'il installe carrément, le tout au détriment des populations locales, n'a rien d'un scoop. Que cela soit aussi intolérable aujourd'hui que cela l'était hier est tout aussi évident et que la critique démocratique existe à ce niveau reste indispensable, personne de sensé n'en disconvient. Mais il faut tout de même parfois s'entendre gloser pour mesurer que certains arguments, s'ils sont de l'ordre du simple bon sens, n'ont que très peu d'impact sur des événements autrement plus complexes qui se déroulent à des milliers de kilomètres.

Il en va ainsi, de la revendication pacifiste centrale demandant la libre autodétermination de la population libyenne et prônant le refus de la confiscation de la révolution par l'Occident. Elle apparaît *de facto* comme plus éthique portée par la société civile, que la même revendication diplomatique posée à partir des chancelleries occidentales. Or, cela ne la dispose pas moins à être une forme purement rhétorique de posture politique, face aux réalités brutales du terrain.

Même la rébellion libyenne, légitimement attachée à remporter elle-même la bataille contre le régime, a non seulement demandé avec urgence l'intervention de l'Occident (et elle n'a pas été la seule, pour rappel), via l'ONU, pour stopper le massacre, mais elle n'a eu de cesse que d'encourager l'OTAN, une fois engagé, à s'impliquer davantage sur le terrain, en faisant le simple calcul pragmatique de la relativité offensive des seules frappes aériennes : « Nous n'avons accepté (jusqu'à présent) la présence d'aucun soldat étranger dans notre pays, mais désormais, nous sommes confrontés aux crimes de Kadhafi et nous demandons sur la base de principes humanitaires et islamiques que quelqu'un vienne et fasse cesser la tuerie. »²⁴

D'aucuns argueront illico que la rébellion n'est que le pantin d'ores et déjà corrompu de l'Occident, que les faits de répression du régime libyen à l'encontre des manifestants ont été grossis, que la révolution elle-même a été « provoquée » par l'Occident pour « justifier une intervention militaire »²⁵, afin de mettre au pas l'incontrôlable Kadhafi jugé trop « indépendant »... Que

23] fr.wikipedia.org (Dictature)

24] Déclaration de Nouri Abdallah Abdoullati, un des responsables des insurgés. www.radio-canada.ca

25] www.alterinfo.net



sais-je encore ?

De fait, si cette version (datant d’avant même l’intervention et qui épouse au moins un des arguments du pouvoir libyen — comme syrien, actuellement) qui accuse les *forces étrangères* (la théorie du complot) d’être à la source des manifestations démocratiques dans les rues de Libye est crédible, au nom de quoi l’est-elle *plus* que les versions véhiculées par les médias dits « officiels » ? Si ce n’est donc, à démonter une fois de plus les arguments spécifiques à l’OTAN, à l’« Impérialiste vert », aux États-Unis, à Sarkozy, au sionisme israélien, etc. Tous ceux-là ne formant bien entendu qu’un seul bloc cohérent d’absolutistes sanguinaires assoiffés de pétrole — le refrain commence tout de même à faire long feu !

Ce que je cherche à définir ici c’est : pourquoi, parce qu’on est opposant légitime à l’impérialisme, au capitalisme sauvage (mais c’est devenu une tautologie) et à la guerre (trois oppositions qui n’en font pratiquement qu’une et que je défends également comme anarchiste), pourquoi disais-je, semble-t-on systématiquement arrêter son sens critique à la condamnation continue du prétendu néocolonialisme occidental, en s’abandonnant *a contrario* tout aussi aisément à toute propagande dont la seule vertu apparaisse, à l’analyse, comme relevant de la simple contradiction avec ce qui est admis pour le « discours dominant » ? La propagande d’une dictature n’est-elle pas *de facto* un « discours dominant » auquel il faut se garder de faire écho, fût-ce pour dénoncer légitimement les errements d’une langue de bois militaire, en contradiction avec le contrôle démocratique de la société ? Et de même, suffit-il d’être légitimement sceptique pour que tout argument développé à l’encontre d’une version officielle soit automatiquement frappée du sceau de la « Vérité révélée » ?

En clair, peut-on estimer qu’on a un esprit « critique » en se contentant de critiquer toujours le même bord (où sont les critiques sur la contre-offensive de Kadhafi et sur ses méthodes militaires, actuellement ?), en s’appuyant sur des sources qui, à tout prendre, ne sont pas beaucoup plus (véri)fiabiles (et sans doute même moins encore) que les sources dites « officielles » (je parle de la presse, ici) ? Le tout, notons-le spécifiquement dans le cas de la Libye, sans jamais prendre le temps (par exemple) d’interroger un libyen de souche, réfugié et installé en Europe depuis longtemps, pour avoir fui le régime Kadhafi, probablement en y ayant laissé de la famille, laquelle aura pu lui faire part régulièrement de la vie insupportable qui consiste à être écrasé et menacé physiquement sous le poids d’une dictature. Mais sans doute est-il trop « risqué » de se voir contredit dans des convictions humanistes par trop coupées de la réalité d’un recours à la force devenu inévitable, par celui-là même dont on a la conviction que la seule bonne foi pacifiste aura servi à lui faire réussir sa révolution, sans verser une goutte de sang ?

Cet « oubli », un peu trop flagrant pour être intellectuellement honnête sans doute, montre combien le problème éthique de fond de l’Occident — et certainement de l’Europe qui en a été le creuset historique — n’est pas d’envoyer l’OTAN bombardier l’un ou l’autre de ses ex-partenaires ou ennemis récalcitrants en instrumentalisant l’ONU (avec l’aval de la Chine et de la Russie, dès lors) ; ni même de soutenir des régimes cra-

puleux pour favoriser ses affaires (les Chinois vertueux s’en passent-ils, éthiques comme ils sont ?) ; ni encore de mentir, de cacher, de dissimuler, d’espionner, de ficher ses propres opposants (*ibidem*), en entraînant de sempiternelles « théories du complot » (qui sont aussi un fond de commerce oppositionnel et idéologique, n’en déplaise aux « extra-lucides » éditeurs de blogs) ... Non, le problème éthique est de se permettre de discuter du Bien et du Mal en refusant de les dépasser, de gloser sur une thèse plutôt qu’une autre, de « défendre » les opprimés ou de « dénoncer » les salauds avec des pétitions ou des manifestations, d’encenser les révolutionnaires tunisiens tout en les traitant d’« immigrés économiques » dès qu’ils mettent le pied en Europe, tout ça sans jamais devoir assumer *personnellement* les conséquences de la guerre ou de la paix, dans nos rues commerçantes ou à nos terrasses de café, alors que le *printemps* renaît chez nous aussi. De ne voir en ces grands mots que des concepts et des prétextes à d’infinis « débats d’idées », sous le couvert des « vérités » toujours plus « vraies » que celle du voisin, de l’OTAN, des socialistes (sacré épouvantail, là aussi), ou de n’importe qui qui dit simplement *quelque chose* que l’on aura beau jeu de contrer, en toute rhétorique !

Ainsi, l’occidental n’est jamais tant le bourreau du monde qu’il n’est un branleur intellectuel chez lui, pour qui tout événement, toute histoire passée et tout drame humain présent n’est qu’un matériau brut lui donnant l’occasion d’avoir « raison », envers et contre tout face à ses pairs (en vase clos, donc), et au prix de toutes les compromissions éthiques, justement, y compris à l’encontre de ce qui n’a pas à le rendre honteux d’être ce qu’il est, tout perfectible qu’il soit : sa civilisation et sa culture laïque, qui en valent largement d’autres et aux acquis desquelles il ferait surtout bien d’être attentif !

C’est en cela qu’à trop vomir sur les pouvoirs occidentaux en place, démocratiquement élus, quoiqu’on en dise, en les traitant de perpétuels néocolonialistes, on en oublie tranquillement que l’esprit de contestation que nous développons, du fond de nos soixante ans de paix ininterrompue, n’a plus rien de *révolutionnaire*, parce qu’il est fait de la même suffisance que celle de ces pouvoirs hiérarchisés que nous perpétons, tout « hommes libres » que nous nous disions et tout esprit critique que nous prétendions avoir.

Ce regard attendri et rempli de compassion ou d’émerveillement que nous portons sur le monde environnant (les inusables *Bons sauvages* du Paradis perdu), sur les cultures multiples du « village mondial », qu’a-t-il de différent avec ce néocolonialisme que nous fustigeons si vertement dans le chef de nos gouvernements ? Et que permet-il aux *autres* (qui ont aussi un passif historique souvent lourd et invouable, il me semble), qui ne sont pas dupes de cette imagerie grossière que nous véhiculons à leur propos, en matière de perpétuel règlement de cette ardoise coloniale que nous n’en finissons jamais de payer ? Et ce, que l’on nous chie dessus pour notre athéisme « impie » ou que l’on nous méprise comme des coffres-forts en balade, dans ces pays si « authentiques », pleins de gens formidables, à la cheville desquels nous n’arriv(er)ons jamais autrement qu’en nous prosternant devant eux.

Voilà bien où se trouve l’ironie sincère de l’Histoire, sans doute...

Alain Van Haverbeke 06.2011



Cachez cette Tunisienne que je ne saurais voir

Depuis le 14 janvier, la situation de notre Tunisie est préoccupante, inquiétante et grave : nous assistons à l’apparition d’individus barbus, effrayants sortis de nulle part, agissant seuls, en groupe ou accompagnés de femmes esclaves, femmes fantômes *niqabées*, totalement endoctrinées, à qui ils ont visiblement promis monts et merveilles.

Ces individus sèment la zizanie, la terreur et l’inquiétude et s’attaquent aux femmes tunisiennes qui ne connaissent plus la notion de sécurité : menaces, insultes, violences en tout genre, grossièretés et j’en passe. Ces « militants » de la mort ou barbus de l’extrême sont partout, entrent là où ils veulent, cassent, tapagent, hurlent, menacent, violent l’intimité des femmes, violence qui entame et touche notre intégrité : l’intégrité du corps, du libre choix de l’individu et sa liberté de conscience.

On est en pleine phase de transition : période de réflexion, de fragilité politique et institutionnelle, de passage à une société meilleure où il y aura du pain et de la dignité et ce, conformément aux exigences de notre révolution.

Ce passage ne se fait pas dans la douceur mais dans la DOULEUR.

Douleur d’être femmes, de devoir subir les remontrances de ces barbus qui, au nom de la religion, se croient tout permis. On cherche, on gratte, tout est bon pour faire de la femme un être inférieur, méprisable, haïssable, source de tous maux... On est traitée de mécréante, de dévergondée... Et les insultes en tout genre fusent pour tout et n’importe quoi.

Les exemples sont nombreux, je dois en citer quelques-uns, car l’information doit passer et le silence ne nous aidera pas à avancer :

- il y a un mois de cela, une amie résidant à Genève et passant quelques jours à Tunis m’a confié qu’en prenant le bus, une horde de barbus a surgi de nulle part, a envahi le bus et a commencé à insulter les passagères en leur lançant des foulards et en hurlant : « *Ithajebou ya ensaa!* » (Couvrez-vous femmes !) Mon amie m’a dit : « Je suis dégoûtée, je n’ai jamais vu cela en Tunisie, je ne reconnais plus mon pays... Je ne reviendrai plus ».
- cette semaine, ils ont empêché une femme du corps médical d’entrer dans un hôpital, cette dame qu’on a traitée de « *Zahira* » (pute) portait un pantalon et un polo à manches courtes.
- une autre amie a été interpellée par un fou de DIEU qui lui a dit (ou plutôt hurlé car ces gens-là ne savent pas parler normalement) que la couleur de ses cheveux était *haram* (blonde), une autre, et là c’est la cerise sur le gâteau, a été suivie par un barbu jusque chez elle. Cet énergième l’a harcelée dans la rue, a pris le métro avec elle, lui a donné des livres, lui a signifié qu’elle devait impérativement se couvrir la tête... Il lui a même demandé de ne plus sortir de chez elle, qu’il fallait qu’elle rentre tout de suite à la maison et qu’elle y reste, puis s’est attaqué à son père en lui posant les questions suivantes : « Comment ton père te laisse sortir et travailler ? Rentre, mets le voile et je viendrai demander ta main ». Cette femme sous le choc et ayant peur d’être agressée, n’a rien dit. Combien de femmes préfèrent ne rien dire ?

Les femmes voilées (bien avant l’arrivée de ces « diables ») en prennent aussi pour leur grade... Ainsi une dame voilée a été huée par un barbu qui lui reprochait une odeur de parfum trop forte.

Jusqu’à quand va-t-on se taire et encaisser ? Passer ces attaques sous silence en balançant des phrases du style « *Allah ghalab* » (Dieu est vainqueur), « *Rabbi yostorna minhoum* » (Mon Seigneur protège-nous d’eux), mais ils ne sont pas Dieu à ce que je sache... Alors de quel droit les laisse-t-on agir de la sorte ?

Pourquoi se taire ? Par peur d’être agressée... aussi bien verbalement que physiquement. Par manque de SÉCURITÉ...

Où est la sécurité ? Elle a disparu : volatilisée, absente, pas là, dans les nuages...

On en arrive même à culpabiliser et à se demander : mais qu’a-t-on fait pour mériter tout cela ? On était présentes et on a participé et aidé durant la révolution : pourquoi doit-on trinquer maintenant et subir la violence des barbus de plein fouet ?

Jusqu’à quand va-t-on subir la loi de ces malades et leurs délires ? Une véritable police des mœurs s’est installée en Tunisie et personne n’en parle.

Ces individus s’en prennent aux femmes (leur bête noire et source de tous les maux, selon eux), aux artistes, à la liberté de création, au drapeau tunisien, aux lieux de cultes, aux hôtels... et personne ne dit rien. Pourquoi cette OMERTA ?

Je terminerai mes constats par une phrase dite par une amie voilée depuis belle lurette, qui ne supporte pas ce genre d’agissements qui l’horripilent, et qui m’a avancé ceci : « On est passé d’une dictature à une autre... Je suis voilée et pourtant je suis tout à fait contre ce qui se passe de nos jours, c’est très grave. Je suis tout à fait contre l’extrémisme religieux, la religion est une question de conviction personnelle, personne ne doit imposer la foi à l’autre, c’est d’ailleurs contre l’essence même de l’Islam *‘la ikraaha feddiine’* ».

Mais vous « les barbus » (pas de « Monsieur », ce terme se mérite), malgré cette ambiance terrifiante, lourde, terrorisante, suffocante dans laquelle vous cherchez à nous plonger, à nous inhiber, nous empêcher de bouger, d’accéder à nos lieux de travail, de profiter de nos vacances, de sortir, de faire du sport, de réfléchir à ce que l’on doit mettre, porter ou ne pas porter, vous n’aurez jamais gain de cause, car les Tunisiennes (et les Tunisiens tolérants et modernes, les vrais) sont des battantes et non des poltronnes. En ce moment, elles subissent et se taisent, mais au moment du vote (*halal* ou *haram*, elles voteront), elles vont toutes s’exprimer (ni par la violence ni par le vitriol) par un vote intelligent qui vous éliminera d’office et là, je vous promets que vous allez vous sentir tout petits... et tellement mesquins.

À bon entendeur.

Dorra Ben Amri Ouannes 07.2011



Mehdi Georges Lahlou

mehdi-georges-lahlou.e-monsite.com



the prayer — *al fatiha*
2008



VIDÉO | 3:06

Mehdi-Georges Lahlou ou la stupidité sous contrôle

En cliquant sur le bouton «PLAY» de la page précédente, vous êtes probablement tombé sur la page *YouTube* correspondant à la vidéo «*The prayer - Al fatiha*», de Mehdi-Georges Lahlou, laquelle est temporairement inaccessible à la lecture, pour cause de restriction de confidentialité.¹

Cela s'explique, car l'artiste a été explicitement menacé de *mort* par des extrémistes religieux qui se trouvent être musulmans.

D'origine(s) franco-marocaine, Mehdi-Georges Lahlou interroge légitimement l'identité composite qui est la sienne — comme pour bon nombre d'êtres humains, d'ailleurs —, et la notion d'identité individuelle (donc sexuelle) à travers elle. Il le fait par le biais de l'art contemporain (performances, installations, etc.) avec une ironie salutaire, qui apparaît en somme comme la conscience profonde de cet éternel écart qui existe entre la liberté que l'on prend et la contrainte que l'on vit. Ce, qu'elle soit sociale ou intime. On ne change effectivement pas plus sa nature que ses racines.

D'une manière générale, la religion ne s'intéresse plus à l'art que pour en prendre le contrôle, le combattre, le menacer, voire en détruire les œuvres, et au minimum, pour préférer à son encontre des conneries plus grosses qu'elle-même, au besoin en niant son propre passé culturel parfois riche de collaborations avec les artistes.

La religion ne parle que rarement, préférant «hurler» (voir le texte de Dorra Ben Amri Ouannes, p. 9), comme le fait le premier imbécile venu, pour faire entendre le vide sur lequel il fonde tout son rapport au monde et aux autres. Ainsi, selon l'adage, nous devrions sans doute laisser aboyer le chien en nous contentant de faire passer notre caravane, laquelle est riche d'horizons passés et à venir — et donc de Culture.

Oui mais, à la fin, aussi tranquille que soit notre pas, il ne doit pas être dit que nous serions indéfiniment le prétexte à insultes, à violences, à censures et à destruction des gens et des choses auxquels nous tenons. Il ne doit pas être dit que notre colère, un jour, ne répondrait pas frontalement à ceux qui sans fin nous agressent sans que nous leur disions clairement que leur imbécillité nous lasse à force d'inertie beuglante. Il ne doit pas être dit que nous quitions ce monde frustrés dans notre jouissance par ces *minables effarés* qui auront sali sans retenue la réputation de nos amies, de nos mères et de nos amantes, quel que soit notre sexe et les plaisirs que celui-ci donne à notre esprit.

Un jour, il faudra nous battre et l'art tout entier n'y suffira sans doute pas, car le pas tranquille (et un peu impassible) de notre caravane, prétendant s'éloigner infiniment du chien enragé, devra bien faire le constat que le terrain laissé derrière elle aura été perdu et souil-

lé par les déjections mentales de ceux qui s'en seront rendus maîtres. Cela nous interdira tout retour sur notre propre origine, notre propre culture, nos propres valeurs et cela ne nous aura sauvé d'aucun compromis avec des chiens nés de plus en plus nombreux sur le terrain brûlé de notre tolérance déraisonnable.

La question est de savoir aux côtés ou face à qui l'on se tient. La question est celle d'un choix définitif et déterminant.

L'agression «verbale» (par mail et par téléphone) dont a fait l'objet Mehdi ne peut pas être simplement vue comme une pèripétie (à l'instar du saccage du *Piss Christ* d'Andres Serrano, en plein musée, tout récemment, à Avignon² — pour être de bons comptes, les *minables effarés* étaient alors des catholiques radicaux), notamment parce que des atteintes plus physiques ont déjà eu lieu, à Bruxelles³, contre la galerie qui exposait l'œuvre que nous présentons sur la double-page précédente.

Mehdi n'est coupable de rien, même pas de faire le simple constat d'une ablation de l'intelligence élémentaire chez la plupart de ceux qui l'insultent en se disant vertueux, comme dans sa performance «Stupidité contrôlée»⁴, le montrant à ingérer plusieurs bananes, avec un Coran en équilibre sur la tête.

Ce titre en somme, résume le propos que nous tenons nous-mêmes en faisant front avec lui par la présente publication de son travail, là où il s'agit vraisemblablement, faute de pouvoir l'éliminer, de garder avec force la *stupidité sous contrôle*, d'où qu'elle vienne.

Alain Van Haverbeke
09.2011

2] www.20minutes.fr

3] archives.lesoir.be

4] www.jeunecreation.org



1] On peut néanmoins voir le travail de Mehdi sous différentes formes, via la recherche d'images sur [Google](https://www.google.com).

Poussière

À Ommi

Poussière. La terre s'envole en sable, se disperse autour de mes pas... L'air que je respire: le sol que je foule.

Le soleil prend beaucoup de place, ici. Il se faufile partout. Dans les yeux, aussi. Sur la peau, il laisse son ombre.

Je marche sur un chemin de terre, traverse une allée encombrée de structures métalliques aux couleurs qui s'estompent (le soleil, encore), des enfants font ce que font beaucoup d'enfants quand ils ne sont pas encore occupés à mourir: ils jouent.

Certains meurent, sûrement. Un peu plus loin. Mais je ne les vois pas.

Cet âge qu'on m'a donné et que j'occupe tant bien que mal ne me laisse pas encore entrevoir les détails brûlants avec autant d'acuité. Je me trompe: plus que l'âge, c'est sans doute l'*éloignement* qui me protège de sa douce myopie. Peut-être que je vois, au fond. En tout cas: je *sens*.

Je me souviens mal des images.

Je ne sais pas où je vais.

Je ne l'ai jamais su.

Je n'ai jamais souhaité le savoir.

Comme je ne sais pas où je vais, je rassemble des mots — *j'écris des phrases* —, pour arriver un jour à une fin.

Les hirondelles s'obstinaient.

Je les observais s'agiter, piailler, virevolter autour d'un coin de balcon gris qui devenait peu à peu leur nid. Toujours le même. Chaque année. Architecture en courbes, brindilles. Des rondeurs et des trous. Je m'étonnais toujours de cette savante construction, d'où les oiseaux s'échappaient avec agilité, cris et — j'en suis sûr — gaieté.

On sentait tout, sur ce balcon.

Toujours le même balcon. Chaque année, toujours le même. Jamais un autre. Parmi les quarante autres similaires, tous mêmement gris, sales et tristes. Au milieu du béton que le soleil brûlait sans pitié: un seul était digne d'abriter un nid.

C'est aussi au printemps que je suis revenu là. Dans le même immeuble, même gris. Les mêmes enfants jouaient (mais peut-être n'était-ce déjà plus eux?) sur les mêmes structures défoncées. La même poussière s'envolait.

Je me souviens mal des images.

L'appartement, le même, ne se ressemblait plus.

Des odeurs flottaient encore. Une forte fragrance de bougies. Les spéciales. Celles des veillées funèbres. Le décor, sinon, n'avait pas changé. La cuisine, le petit «salon»: une table en plastique et quelques chaises... J'aimerais me souvenir mieux, retrouver plus d'images... Je ne me rappelle plus si j'ai cherché du regard ses tissus... Je crois que j'ai aperçu quelque part, posé, son *safsari*... et puis le suaire.

Allongée dans la chambre, les gens venaient lui «rendre un dernier hommage».

C'est drôle, cette expression. On dit «rendre», et c'est vrai qu'elle avait donné.

Mais qu'est-ce que ça peut bien foutre?

À côté d'elle — qui dormait si bien maintenant, après toutes ces peurs, tous ces combats, toutes ces chutes —, auprès d'elle, il y avait un (ou une? je ne sais plus...) *réciteur*. Oiseau de mauvais augure, toujours là où la mort frappe (j'ai refusé d'enregistrer ça).

Je suis ressorti, dans la poussière, fumer une cigarette en observant les enfants jouer. Des silhouettes passent... La terre est redevenue sable. Les bâtiments se décomposent, je ne sais pas comment ils tiennent encore...

J'ai refusé d'appartenir au groupe quand j'ai compris que ce que l'on nomme «groupe» n'est jamais qu'un ensemble de je atrophiés.

J'ai sans doute cherché des yeux une forme féminine, quelque grâce... Je ne me souviens pas l'avoir trouvée.

J'ai dû me cacher dans moi. Bien recroquevillé, pour faire semblant ensuite, avec les autres...

Muet.

Un cimetière, c'est du silence, le vent, des prières.

Quelques murmures me reviennent mais il s'agit ici de demeurer fidèle à ce que je qui trembla. À ces ressentis de gosse.

Sidi el Béchir...

Pas de mots pour bien dire.

Donc: silence.

L'enterrement de ma grand-mère est un souvenir étrangement tamisé, dans ma mémoire.

La mort d'un personnage aussi vivant est impossible.

Même les mots ne seront jamais à la hauteur d'un seul de ses gestes...

Voilà les vraies vérités sur la mort et la vie:

Ommi Cherifa, les mains grandes ouvertes, paumes vers le ciel, sa voix éclaircie d'amour dansant dans les airs sur le seuil de la porte (bleue, oui) pour accueillir notre arrivée...

Ommi Cherifa, un poste radio portable collé à l'oreille, *Asmahân* à haut volume, la nuit, allongée sur le long fauteuil, réfugiée dans ses souvenirs...

Ommi Cherifa, le soir (encore, souvent), sur la grande terrasse de l'autre maison — celle de la joie —, sa robe à fleurs, son œil vif, sa voix mystérieuse, qui raconte de ses mots une légende vieille comme le monde...

Et tous, enfants et adultes — tous enfants face à sa légende —, devant son talent pour conjurer le sort, sa manière de s'arranger avec le destin (malgré lui), tous écoutent, font mine de..., mais tremblent, vibrent au contact de ces récits millénaires... Le monde, l'Histoire.

Je me réveille en Europe.

Dix ans ont passé.

Mon enfance, celle des contes, des danses de bienvenue en *safsari* et d'*Asmahân* dans le *ghetto-blaster*, s'est dissipée dans l'histoire triste et morose des enfants d'immigrés...

Le présent n'est plus qu'un décor gris, peuplé d'objets et d'humains aux raisonnements binaires... J'entends parler d'Islam, mais je n'y reconnais pas ma grand-mère — cette vieille dame pourtant si souple, à force de se plier cinq fois par jour —; j'entends parler d'identité, mais je ne m'y retrouve pas.

Tous ces gros mots me font sourire.

Ceux qui les préfèrent parlent aussi (beaucoup) des «femmes», celles dont ils ne savent rien.

Celles qui, comme *Ommi Cherifa*, ont porté l'Histoire entre leurs mains, combattu au quotidien pour exister mieux, celles qui ont, comme elle, parfumé nos vies de merveilleux, en continuant pourtant chaque jour à obéir aux normes sociétales et religieuses, et ont aidé leurs enfants à croire en leur *possible*...

Les hirondelles savaient choisir leur emplacement.

Une autre histoire, pour finir, même si « finir » est un mot fasciste :

Ommi Cherifa, un temps heureuse plus qu'alors, dut se résoudre à quitter un quartier vert pour retourner dans le bitume. Un chat (le sien), un roux, qu'elle confia à une voisine dans son intérêt, se décida à la suivre... Il traversa la ville et ses routes polluées et vint gratter sa patte contre la porte d'un appartement HLM au troisième étage... *Tohfa* (puisque c'était son nom) termina son existence auprès de celle qui avait su lui accorder l'importance qu'il méritait...

Les hirondelles (et les chats) connaissent ces vérités que tant d'hommes continuent d'ignorer... Ce sont des choses qui ne se disent pas en mots.

L'essentiel est invisible aux yeux.

Walid Gharbi
09.2011



Photo ci-contre
« Souvenir de Nuweiba », par Burcu Bilgiç, 2010.
(Slogan : Walid Gharbi)



La « Révolution sur Facebook » : petite chronique décalée de la chute de Ben Ali

Écrire sur le soulèvement populaire tunisien qui a renversé un régime répressif et corrompu, en ayant suivi les événements depuis Bruxelles grâce à Facebook, n'est pas chose aisée. Le souvenir d'émotions intenses et un sentiment d'avoir participé à l'histoire en marche témoignent des journées extraordinaires qui ont vu le premier dictateur arabe tomber de son piédestal. La question qui fait encore débat aujourd'hui est celle de l'impact réel des réseaux sociaux, blogosphère, *Twitter* et *Facebook*, sur les événements de janvier 2011.

Au pouvoir depuis vingt-trois ans, Zine el-Abidine Ben Ali, septante-cinq ans, de plus en plus honni et moqué, commençait à faiblir sous le poids de l'âge et de la maladie pendant que son épouse, de vingt ans sa cadette, se comportait déjà comme une future régente après lui avoir enfin offert un fils en 2005.

Ben Ali, sa famille et sa belle-famille, les Trabelsi, s'étaient accaparé la grande majorité des richesses du pays à un degré tel que le régime tunisien recevait le qualificatif peu flatteur d'« aimable kleptocratie » dans le Canard Enchaîné du 6 janvier 2010, ou de « système quasi-mafieux » tel qu'il ressort des notes diplomatiques diffusées par *Wikileaks*¹. Parlons-en de *Wikileaks*. Son influence sur les classes moyennes et la bourgeoisie tunisienne a été certainement déterminante dans les événements de janvier dernier. En effet, jusqu'à la diffusion de ces notes, ces classes moyennes se sentaient mises à l'écart, voire même abandonnées à leur sort derrière les murs de la censure, tandis que la grande bourgeoisie ne supportait plus de voir ses affaires parasitées par une famille de parvenus.² Pour vivre bien, il fallait vivre caché. Avec la parution de ces câbles sur la toile et la publicité extraordinaire qui en a été faite dans les médias du monde entier, tout particulièrement sur les chaînes satellitaires arabophones captées par tous les foyers tunisiens, la censure ciblée de la police de l'information ne fut pas suffisante pour endiguer un tel flux planétaire.³ Pour ces catégories sociales, il n'y avait plus aucun doute, ils n'étaient plus isolés, même l'Occident connaissait les agissements de la clique au pouvoir. Ce sentiment était déjà perceptible avec la publication en septembre 2009 du livre intitulé « La Régente de Carthage, main basse sur la Tunisie », une enquête de Nicolas Beau et Catherine Graciet qui mettait déjà en lumière le ras-le-bol général qui régnait à cette époque, moins sur Ben Ali que sur son épouse et sa belle-famille.⁴ Cet ouvrage circula rapidement sous le manteau et une rumeur facétieuse laissa croire que l'ensemble des stocks de cette publication avait été racheté par Leïla Trabelsi, après avoir échoué dans sa tentative d'interdiction devant la justice française.

Une révolution ne tombe donc pas du ciel. D'ailleurs, parler de révolution est aujourd'hui encore prématuré. Seule la rédaction de la nouvelle constitution par une assemblée élue démocratiquement permettra de juger du bien-fondé de l'utilisation d'un terme si emblématique. De manière générale, ce « soulèvement populaire » et laïc, puisque c'est de ça qu'il s'agit, n'en déplaise aux islamistes de tout bord essayant aujourd'hui de prendre en otage le pays, trouve en partie déjà ses origines dans la flambée des matières premières qui sévit sur les marchés mondiaux depuis 2007-2008⁵ et qui frappent les plus démunis de la planète.

Pour les faits qui nous concernent, il faut remonter trois ans en arrière avec les émeutes qui ont secoué le bassin minier de Gafsa⁶, région riche en phosphate mais à la population marquée par la pauvreté. Ces graves troubles sociaux, qui débutent en janvier 2008, vont durer près de huit mois. Les médias occidentaux de grande diffusion les passeront sous silence : petit pays sans importance géostratégique majeure, dictateur complaisant aux desiderata de l'Occident, pas assez de morts peut-être... Seules de rares vidéos seront postées sur la toile dans une indifférence quasi-générale et quelques articles discrets seront

publiés lors du procès des émeutiers.⁷ En résumé, il s'agit d'un vaste mouvement social de protestation centré sur Redeyef, une ville de 30 000 habitants, qui veut dénoncer tout à la fois le chômage qui frappe cette région engagée dans un vaste programme de restructuration, le coût de la vie et la corruption généralisée. Ce qui a mis le feu aux poudres, c'est une mascarade de concours d'embauche à la compagnie des phosphates, principal employeur de la région, où le taux de chômage avoisinerait les 30 %. Le 6 juin 2008, un manifestant est tué par balle, tandis qu'un second succombera à ses blessures en septembre. S'ensuivra un procès des principaux meneurs qui s'ouvre début décembre de la même année, un procès que les avocats de la défense dénonceront comme une parodie de justice, ce que confirmera Amnesty International.⁸ Parmi les trente-huit personnes jugées, les six principaux accusés seront condamnés à la peine maximale, soit dix ans de prison ferme, pour avoir pris la tête de manifestations, dont Adnan Lajji, secrétaire général de la section locale de l'Union générale des travailleurs tunisiens (UGTT)⁹, désavoué par les instances nationales de son syndicat dirigées à l'époque, et encore aujourd'hui, par Abdes-salem Jrad¹⁰. En tout et pour tout, ce sont trois cents manifestants qui ont été arrêtés, dont nombre d'entre eux ont subi des maltraitances, ont été torturés.¹¹ Ces événements marqueront durablement l'esprit des Tunisiens pour lesquels plus rien ne sera jamais comme avant.

Trois années vont s'écouler jusqu'au 17 décembre 2010, lorsque Mohammed Bouazizi, vendeur ambulant de son état et seule source de revenu d'une famille comptant sept enfants, s'immole par le feu devant la municipalité de Sidi Bouzid, ville délaissée du centre du pays. En l'espace de dix jours, un autre jeune de cette région, Houcine Neji, se jettera contre un pylône électrique¹², tandis qu'un troisième, Lotfi Guadri, plongera dans un puits¹³. Ces suicides ou tentatives de suicide reflètent un état de désespérance qui frappe la génération des 25-35 ans. Selon le Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD), la Tunisie sous Ben Ali a fait des progrès notables dans le domaine de la réduction de la pauvreté, de la généralisation de l'enseignement primaire que ce soit pour les garçons ou les filles, et de la réduction de la mortalité infantile. Toutefois, ces progrès n'ont pas été également répartis. Ainsi, les régions du Nord et les destinations touristiques en ont bénéficié, mais les régions du Sud, de l'Ouest et du centre de la Tunisie sont encore plus marginalisées que par le passé. L'accès aux infrastructures et aux services sociaux de base sont problématiques pour les habitants de ces territoires avec, comme conséquence, un taux

1] www.lexpress.fr, 13 janvier 2011.

2] www.tunisiawatch.com, 17 septembre 2009.

3] www.dailymotion.com, 10 février 2011.

4] Nicolas Beau et Catherine Graciet, *La régente de Carthage. Main basse sur la Tunisie*, Édition La Découverte, Paris, 2009.

5] lexpansion.lexpress.fr

6] Ville importante du Sud de la Tunisie (100 000 habitants) et chef-lieu du gouvernorat du même nom.

7] Moi-même, je dois bien avouer que je n'ai appris leur existence que dans le courant de l'année 2010. www.dailymotion.com (1), 13 avril 2008. www.dailymotion.com (2), 9 juin 2008. www.dailymotion.com (3), 13 juin 2008. Notons qu'une délégation française d'élus de gauche et de représentants de la société civile, parmi lesquels Marie-George Buffet, Clémentine Autain et Monseigneur Gaillot, se sont déplacés en Tunisie pour soutenir les accusés à la veille de leur procès, tandis qu'à Londres, Amnesty International réclamait une enquête indépendante sur la torture en Tunisie après avoir été informée de faits précis intervenus dans la région de Gafsa.

8] www.amnesty.org, 12 décembre 2008.

9] www.amnesty.org (rapport Tunisie 2009).

10] www.france24.com, 5 mars 2011.

11] www.amnesty.org (PDF)

12] www.jeuneafrique.com, 23 décembre 2010.

13] www.emarrakech.info, 27 décembre 2010.

d'illettrisme et de chômage anormalement élevé. Pire encore, les habitants ne disposent pas d'un accès satisfaisant à l'eau potable, à l'électricité, ou aux services d'évacuation des eaux usées et d'assainissement¹⁴, tandis que même l'achat d'une baguette de pain frais peut devenir parfois problématique.

Alors pourquoi toutes les couches sociales et toutes les provinces de Tunisie, de la plus pauvre à la plus riche, vont s'enflammer en un peu moins d'un mois et chasser un dictateur en place depuis vingt-trois ans ? Un homme s'immole et un pays s'enflamme... Tout d'abord, l'image qui va véritablement susciter le dégoût général est certainement celle du bourreau rendant visite à sa victime, le 28 décembre 2010, au Centre des grands brûlés de Ben Arous, le lendemain des premières manifestations dans la capitale. Ensuite, l'annonce de la mort du jeune homme de vingt-six ans, le 4 janvier 2011, marquera réellement le début de ce soulèvement national.

Si seule la jeunesse déshéritée du pays s'était soulevée, elle aurait échoué immanquablement, mais tout le pays est maintenant mûr pour basculer¹⁵ et, pendant près d'une semaine, tout s'accélère. L'avenir de la Tunisie va se jouer dans la rue et en direct sur la Toile. Les manifestations s'amplifient jusque dans la capitale. Quant aux médias télévisés occidentaux, la grande majorité se fourvoie dans le suivi, la compréhension et l'évaluation des conséquences des événements qui secouent cette paisible destination touristique prisée par les classes moyennes européennes et les élites franco-italiennes.

Quant à *Facebook*, son activité ne s'emballe qu'à partir du 11 janvier¹⁶, c'est-à-dire à peine trois jours avant la fuite de Ben Ali et de sa femme. Auparavant, seule la blogosphère tunisienne et *Twitter*, maîtrisés par une partie éduquée et contestataire de la jeunesse, relaient tant bien que mal les événements tels qu'ils se déroulent au quotidien pour alerter le monde extérieur. Jusque-là, l'issue des émeutes était incertaine. Bien que les sections locales de l'UGTT et l'Ordre des avocats se soient rangés très tôt aux côtés de ceux qui bravaient les balles des snipers et les matraques de la police, la peur du citoyen ordinaire était toujours au rendez-vous... Si je poste des informations, si je brave la censure, vais-je causer du tort à ma famille avec laquelle je suis en contact grâce à *Facebook* ?

Le 12 janvier, une grève générale est lancée à Sfax, la plus grande ville du Sud du pays et la plus peuplée après Tunis, et une manifestation sans précédent rassemble des dizaines de milliers de personnes. Cependant, l'événement peut-être le plus déterminant qui transforma la peur vécue jusque-là en un réel espoir de changement est l'annonce du refus du Chef de l'État-major des armées, le général Rachid Ammar, de donner l'ordre de tirer sur les manifestants. Ce jour-là toute la population comprit que l'armée prenait le parti du peuple¹⁷ (ou préparait un coup d'état avec l'aval du gouvernement américain, mais seul l'avenir nous le dira...). Une image très symbolique circule alors, celle d'un soldat au garde-à-vous lors du cortège funéraire d'un manifestant tué ce jour-là.¹⁸

14] www.tn.undp.org (PDF)

15] www.youtube.com/watch?v=ZUa1R47ELD8, 11 janvier 2011.

16] www.socialbakers.com

17] www.twitvid.com, 13 janvier 2011.

18] www.facebook.com, 13 janvier 2011.

Dorénavant, c'était quitte ou double... *Alea jacta est*... Nous étions tous des «révolutionnaires» pour le meilleur ou pour le pire, et les premiers rapports de militaires se rangeant aux côtés des manifestants face à la police émergeaient, tandis que les forces de sécurité tiraient à balles réelles dans le centre de Tunis. Même la paisible station balnéaire de Hammamet plongeait dans le feu et le sang avec la mort par balles d'un manifestant et les pillages qui suivirent ; cette même Hammamet qui verra le lendemain ses habitants arracher l'immense portrait du dictateur, main sur le cœur et décoré d'un jasmin, placé sur les remparts de la médina érigés au ^{xiv} siècle par les Espagnols.¹⁹

Le soir du 13 janvier, Ben Ali décide de s'exprimer dans une allocution sur les chaînes nationales pour la troisième et dernière fois. Contrairement à ces deux discours précédents, il ne parle plus l'arabe classique, mais le dialecte tunisien. Même moi, pauvre analphabète de la langue arabe, je comprenais son discours... L'homme était très mal à l'aise. Il annonça la levée de la censure. Des techniciens étaient d'ailleurs au travail au moment où il s'adressait à la nation, mais il était déjà trop tard pour lui. Son règne avait pris fin... Il était encore physiquement présent, mais les Tunisiens l'avaient déjà chassé de leur esprit. Après ce discours pathétique, une vidéo d'un cortège de voitures accompagné de cris de joie circule, et les premiers commentaires fusent comme le bruit des balles tirées sur les manifestants depuis plus d'un mois... On s'en fout de *Youtube* ! On s'en fout de *Dailymotion* ! Ce qu'on veut, c'est la liberté ! Dégage Ben Ali ! *Game over* ! Et quelques instants plus tard, une autre vidéo de ce même cortège dévoile, sans surprise, la énième mascarade du régime : un défilé de voitures de location remplies de partisans ou de personnes ayant reçu quelques dizaines de dinars pour jouer dans cette série B de piètre qualité.²⁰

Vient enfin la date fatidique du 14 janvier, lors d'une journée de manifestations sans précédent dans la capitale. La Tunisie assiste en direct sur Al-Jazeera à la fuite du dictateur et de son succube. *Facebook*, tout le monde s'en fout... Les yeux sont rivés sur l'écran de télévision, sur cette piste de l'aéroport international de Tunis-Carthage et tout particulièrement sur cet avion qu'on voit à peine et qui décolle enfin, avec à son bord toute la peur et toute la crainte d'un règne sans partage, de cette dictature souvent qualifiée avec raison de «bête et méchante». Ce n'est pas un homme et une femme qui quittent le territoire, c'est la liberté, une fierté sans pareil qui se libère et embrasse toutes les âmes d'un pays, c'est le monstre, caché la nuit sous le lit de chaque Tunisien, qui disparaît, la source d'un cauchemar silencieux, perfide... Mais, est-ce que la Tunisie pouvait changer avec le départ de Ben Ali, s'interrogeait déjà le Professeur Emma Murphy de l'Université de Durham sur le site de la BBC, un article que je m'empressai de poster car je savais que la fuite du raïs déchu marquait le début d'une longue période de transition marquée par de nombreux dangers et incertitudes.²¹ Un peuple allait maintenant être livré à lui-même, sans régime et sans police, une population d'un peu plus de dix millions d'habitants avec comme seul rempart, sa petite armée sous-équipée d'à peine 25 000 soldats.

Le 14 janvier est aussi la journée d'un héros, car dans toute révolution il faut un héros... Ce héros est un pilote de Tunisair, la compagnie d'aviation nationale. Le commandant de bord, Mohammed Ben Kilani, refuse de faire décoller son appareil lorsqu'il apprend que des membres de la belle-famille de l'ex-président s'installent au dernier moment dans l'avion. Ben Kilani maintient son appareil au sol, cela jusqu'à l'arrivée de l'armée qui bouclera l'aéroport et emportera ces passagers clandestins livrés le soir même aux caméras et aux appareils photo de la presse nationale.²² Loué soit le héros Ben Kilani ! Il a même été menacé avec une arme de poing, mais il n'a pas fléchi ! Waow, quel homme ! Un vrai héros tunisien ! Et je m'empressai de rejoindre le flot de louanges sur *Facebook*...²³ Aujourd'hui, d'après un pilote de Tunisair avec qui j'ai pu discuter, l'histoire pourrait se révéler finalement très banale. Ben Kilani aurait tout simplement attendu les instructions de la tour de contrôle de l'aéroport pour décoller, après avoir été informée de la présence de ces encombrants passagers, un temps suffisants qui a permis à l'armée de les intercepter... Une autre version présentée par le journal en ligne *Mediapart* raconte notamment que ce même Ben Kilani n'aurait pas fait décoller son avion parce que le viseur laser du fusil d'un agent était braqué

19] www.dailymotion.com, 13 janvier 2011.

20] www.lemonde.fr, 14 janvier 2011.

21] www.bbc.co.uk, 14 janvier 2011.

22] www.ladepeche.fr, 16 janvier 2011.

23] www.parismatch.com, 17 janvier 2011.

sur le cockpit de son appareil. Une fois descendu au sol, ce même capitaine aurait eu un malaise.²⁴ Qui croire dès lors ? L'histoire reste encore à écrire...

Quant aux sbires du régime déchu, abandonnés à leur sort, ils essayent dès lors de créer le chaos pour forcer le retour de Ben Ali, le sauveur de la nation ! Les prisons de Tunisie sont brûlées, les prisonniers, mais surtout les criminels de toute espèce, sont lâchés dans la nature par milliers. La police politique, les snipers et la sécurité intérieure, cibles de toutes les haines, qui laissent derrière eux près de cent cinquante cadavres et plus de cinq cents blessés, après un mois d'insurrection, disparaissent des rues. Un message circule rapidement : «Si la police sonne chez vous n'ouvrez pas. Source militaire, passez le message !» Les femmes et les enfants sont rivés devant *Facebook*, tandis que les hommes se regroupent en comités de quartier, dressent des barricades, s'arment de planches, de gourdins, de barre de fer, voire de couteaux de cuisine pour empêcher une partie de ces forces répressives, devenues dorénavant milices, et les pillards de répandre la terreur. Alors des images incroyables circulent. Ce n'est plus la police qui contrôle les citoyens, mais les citoyens qui contrôlent les camionnettes de police essayant de traverser les barricades de fortune dressées à la hâte par ces comités de quartier improvisés dans tout le pays. Nous sommes déjà le 16 janvier...

Là où ne sévissent pas ces milices, des rapports de destruction des biens immobiliers des familles Ben Ali et Trabelsi convergent sur *Facebook*. Plus que des destructions, ce sont souvent tous les corps de métier qui viennent récupérer les matériaux ayant servi à la construction de ces villas luxueuses pour se faire rembourser de travaux systématiquement impayés. C'est le cas à Hammamet où l'on apprend aussi que la principale place de la ville qui portait jusque-là le nom de la date fétiche de l'accession au pouvoir de Ben Ali, le 7 Novembre, décliné *ad nauseam* dans chaque recoin du pays, allait être rebaptisée, Place Zouheir Souissi, du nom du pauvre réceptionniste tombé sous les balles quelques jours plus tôt. C'est également le temps des rumeurs, un Trabelsi est mort, c'est Nessma TV qui l'annonce, en citant une source au sein de l'hôpital... En plus ! Oui, non, peut-être ? En fait non... mais on ne le sait pas encore... Pourtant on aurait bien aimé qu'il soit mort celui-là, Imed Trabelsi, le plus grand voleur de cette famille maudite à jamais.

Des citations révolutionnaires apparaissent sur le réseau social, mais peut-être un peu tard, la partie est jouée... «Si le peuple veut vivre un jour, il devra forcer le destin (*Abou Khacem Chebbi*)». Merci, on le sait ! Le destin vient d'être forcé ! Mais bon, la fierté d'un acte impossible à imaginer quelques mois plus tôt l'emporte sur le reste, comme si chaque Tunisien et Tunisienne avait apporté sa petite, parfois toute petite, pierre à l'édifice, son gravillon, son grain de sable. Sans oublier les retourneurs de veste bien sûr... On pardonnera donc aux retardataires... C'est peut-être ça le vrai impact de *Facebook*, l'illusion d'avoir vraiment participé à cet événement, mais qu'importe... La nation tunisienne vit sa première véritable indépendance, pas celle de 1956 qui vit une certaine élite éclairée remplacer les Français, mais bien celle de 2011 qui voit le peuple prendre le pouvoir... Un rêve, une utopie, seul l'avenir nous le dira, car de nombreuses forces travaillent dans l'ombre inlassablement, qu'elles soient étrangères ou locales, mais ceci est une autre histoire qui est loin d'être terminée... Et puis, rappelons-nous que la transition démocratique espagnole dura près de sept ans, de la mort de Franco en novembre 1975, jusqu'à l'accession au pouvoir du Parti Socialiste Ouvrier Espagnol de Felipe González en octobre 1982.²⁵

Les jours passent, la Tunisie se réveille... libre... en route vers la démocratie... *Inch'Allah* comme on dit, car les Musulmans ont cette culture ancrée de l'incertitude, mais la peur a définitivement changé de camp... la révolution est terminée... Circulez, il n'y a plus rien à voir... Ah si, il y a *Facebook*, car si le réseau social n'est pas directement responsable des événements qui ont mené à la chute de Ben Ali, il est simplement un élément parmi tant d'autres, loin, très loin derrière les manifestants qui ont risqué leur vie, qui sont morts ou qui ont été blessés, parfois gravement, loin derrière Al-Jazeera qui n'a pas cessé de galvaniser les Tunisiens dans sa couverture de l'événement.²⁶ Al-Jazeera, chaîne satellitaire à l'agenda obscur, grande pourfendeuse des autocrates du monde arabe, a pris très tôt le parti de la chute du régime et cela dès les premières manifestations

24] (nb. article désormais payant) www.mediapart.fr, le 9 août 2011.

25] fr.wikipedia.org

26] www.lepoint.fr, 1^{er} février 2011.

à Sidi Bouzid à la mi-décembre, en diffusant les vidéos amateurs tournées au téléphone portable.²⁷ D'ailleurs, finalement... et si c'était tout simplement l'avènement du téléphone portable qui est réellement le vecteur de la révolution tunisienne ? Un journalisme citoyen, moderne, instigateur de ce véritable tremblement de terre dont l'onde de choc se répercute encore aujourd'hui dans tout le monde arabo-musulman jusqu'en Espagne et ses «*Los indignados*».

Plus besoin de grands reporters qui risquent leur vie comme pendant la Guerre du Vietnam. Chaque citoyen s'improvise reporter avec sa petite caméra intégrée dans son téléphone et ses quelques Mégapixels, ce petit appareil si discret qui traîne à longueur de journée au fond d'une de nos poches. Le reste ce n'est plus qu'une question de transmission de l'information vers l'extérieur à travers la blogosphère, *Youtube* et *Twitter* ; blogosphère dont le représentant le plus emblématique, Slim Amamou (ou «slim404»)²⁸, 23 ans, fut pendant quelques mois secrétaire d'état à la Jeunesse et aux Sports, après avoir été jeté en cellule par le ministère de l'Intérieur de Ben Ali.

Aujourd'hui, *Facebook* est l'un des nombreux reflets de la liberté retrouvée de cette Tunisie nouvelle tandis que les caméras des télévisions du monde entier sont fixées ailleurs, actualité oblige. Les médias tunisiens classiques, journaux et chaînes nationales, ne sont pas encore fiables, trop longtemps à la solde du régime, habitués à recevoir les communiqués du ministère de l'Information. Les Tunisiens sont donc obligés de chercher les informations eux-mêmes, de faire le tri, de faire la chasse à la désinformation et à la propagande d'éléments contre-révolutionnaires. L'actualité est donc filtrée, commentée, disséquée, les rumeurs apparaissent et disparaissent dans un mouvement qui se révèle finalement assez autorégulateur. Les nouveaux partis politiques créent leur page, des gens se regroupent en forum de discussion. C'est aussi sur *Facebook* qu'une certaine «droite» tunisienne est née avec les rassemblements de la kobba («coupole») dans le quartier bourgeois d'El-Menzah, le terrain médiatique ayant été envahi jusque-là par une «gauche populaire», avec le sit-in de la kasbah dans la médina de Tunis.²⁹ Le temps de la politique partisane est enfin arrivé...

C'est en se connectant quotidiennement sur *Facebook* que des gens ont décidé de devenir partie prenante de la transition démocratique, en participant à des réunions, en s'engageant pour tel ou tel parti politique, en fermant le clapet de leur ordinateur portable pour partir à la rencontre de leurs compatriotes citoyens. D'autres par contre, restent encore et toujours devant leur clavier en jugeant les événements qui s'égrènent au fil des jours, qui passent parce que la vie continue, parce qu'on ne se sent pas l'âme d'un militant, parce qu'on n'a pas le temps... Et puis il y a ceux qui viennent tout simplement aux nouvelles... Certains se plaignent et parfois même deviennent légèrement nostalgiques d'un ordre perdu... Et oui, il faut payer le prix de la liberté et c'est

27] www.lemonde.fr, 19 janvier 2011.

28] nomememoryspace.wordpress.com et www.twitter.com. Lors de son arrestation, le 6 janvier 2010, il activera la géolocalisation de son téléphone portable, ce qui permettra à tous les internautes de suivre son transfert vers les geôles du ministère de l'Intérieur.

29] www.kapitalis.com, 4 mars 2011.

dur de retomber les pieds sur terre lorsque tant d'espoir a été projeté sur le seul départ d'un homme et de sa belle-famille... Malheureusement, c'est également sur Facebook que des anarchistes, ou des éléments liés à l'ancien régime se faisant passer pour des anarchistes, ont appelé à la haine et au chaos provoquant des graves incidents et des morts à Tunis au début du mois de mai, par exemple... D'autres encore dénaturent la révolution, ne comprennent pas pourquoi le peuple n'est pas uni comme un seul homme derrière un même objectif, car beaucoup de Tunisiens ont du mal à assimiler qu'une démocratie, c'est finalement un grand bordel où tout le monde doit apprendre à se respecter. D'autres exaltent cette même révolution jusqu'à l'excès, jusqu'à vouloir installer une dictature de la révolution.

Après ce renversement de régime, la Tunisie est maintenant entrée de plain-pied dans sa période de transition qui suscite autant l'espoir que la crainte. Cette crainte est surtout alimentée par un activisme islamique arrogant et parfois violent, couplée à une ambivalence affichée par le discours du parti Ennahdha de Rached Ghannouchi. La barbe et certains vêtements iraniens sont d'ailleurs devenus des attributs très à la mode en ce moment... Quant à l'espoir, il nous vient d'un activisme redoublé des femmes émancipées depuis les années 1960 sous le règne de Bourguiba, le père de l'indépendance, femmes qui ont peut-être été le véritable fer de lance des événements qui ont secoué la Tunisie en janvier 2011, femmes qui seront déterminantes lors des prochaines élections en tant que contre-pouvoir à l'islamisme naissant. L'espoir vient également du fait que ce soulèvement est laïc, apparemment déstructuré, sans figure charismatique, une forme nouvelle d'insurrection dont les Égyptiens vont d'ailleurs s'inspirer quelques semaines plus tard pour arriver au même résultat.

Le raïs, père autoproclamé de la nation, est parti et chacun de ses « enfants » vit enfin sa vie pour le meilleur et pour le pire... libre de s'exprimer... et les Tunisiens adorent s'exprimer! Et qu'on arrête de parler de la « Révolution du Jasmin »! Le jasmin ne pousse pas à Sidi Bouzid!

Dali Ammar
08.2011



Tunis, 21 février 2011
Photo: Dali Ammar



Tunis

15

janvier

2011

Zied Mokaddem



SON|5:28

Marre d'entendre parler des extrémistes

Fatiguée, lasse, éreintée, dégoûtée, choquée, perplexe, excédée d'entendre quotidiennement les diarrhées verbales de ces partis extrémistes qui traitent les femmes comme des moins que rien.

Fadit mil les manipulations bizarres qu'ils font au nom de la religion.

Fadit d'entendre parler de hijab, niqab, voile: chacun est libre de le mettre ou de ne pas le mettre selon ses convictions personnelles.

Fadit d'entendre des sornettes choquantes et vulgaires du genre: excision des filles, mariage des fillettes de neuf ou dix ans, lapidation, viol licite des femmes non voilées car elles sont provocantes, allaitement des hommes (et non des bébés) par des femmes, polygamie, interdiction de la mixité et j'en passe, chaque jour nous réserve une hécatombe choquante ahurissante: toutes ces foudres concernent les femmes...

Fadit de me dire que toute vie normale est selon eux HARAM...

Tout tourne autour du sexe, on fait de la femme un objet sexuel qui ne sert qu'à fabriquer des mômes, rester à la maison, être esclave soumise, consentante...et fermer son clapet.

Fadit d'être insultée tous les jours par une nouvelle décision pseudo-religieuse qui fait de moi un objet destiné uniquement à satisfaire aux besoins bestiaux de ces gens-là...

Fadit d'être traitée de mécréante à tout bout de champ car je ne partage aucune de leurs idées saugrenues, sauvages, diaboliques, animales... qui nous réduisent à des êtres inférieurs, objets de haine et de mépris:

« Le mépris est la maladie la plus dangereuse d'un état, et dont la contagion se répand le plus aisément et le plus promptement du chef dans les membres. » (*Jean-François Paul de Gondy, cardinal de Retz.*)

Fadit de me justifier et d'expliquer et de redire que chacun a sa conception de la religion qui lui est propre: on peut être bon musulman sans pour autant passer par ces pratiques barbares qu'ils suggèrent.

D'où vient cette grande frustration? Qu'est ce qui ne tourne pas rond chez eux? Expliquez-moi car j'arrive à un stade où je sature.

Fadit du «programme» qu'ils complotent: programme destiné à nous enterrer vivantes. Très peu pour moi, je suis libre, instruite, tolérante, j'aime et je respecte toutes les religions, la mienne est dans mon cœur, ma manière d'être, mon comportement de tous les jours, mon cœur PROPRE et sain: le fait que je sois voilée ou pas, que je fasse ramadan ou pas, que je prie ou pas, ne regarde que moi, je réglerai toutes ces affaires avec le BON DIEU tout puissant et non avec

des hommes qui détournent la religion pour assouvir leurs besoins animaux et qui sont capables de TOUT pour arriver au pouvoir.

Je ne laisserai jamais MA VIE entre les mains d'hommes qui veulent faire de moi une momie, une morte-vivante, qui me traquent, me scrutent avec malveillance, amertume, animosité, horreur, phobie, répugnance, écœurement et répulsion.

Cette femme que vous méprisez tant peut être votre mère, votre sœur, votre cousine, votre nièce, un membre de votre famille... mais vous ne le réalisez pas... Ou bien vous les endoctrinez et les terrorisez dès la naissance à tel point que tout ce que vous avancez leur semble normal puisqu'elles n'ont connu que cela.

Tout le venin que vous avez à l'égard des femmes, allez le déverser ailleurs car, petit rappel, cela ne pourra pas marcher avec les femmes tunisiennes: les filles de Bourguiba (eh oui, un GRAND HOMME, qui doit se retourner dans sa tombe), car elles sont avant tout instruites (peu importe le diplôme), émancipées, fières de leur parcours — « Il y a des fiertés authentiques qui meurent difficilement » (*Yves Thériault, dans Aaron*) —, tolérantes, bien dans leur peau, coquettes, belles, conscientes, travailleuses, dignes, humbles, cultivées, artistes et... et c'est là où ça fait MAL: elles ont des droits. Des droits qu'elles comptent bien garder... Elles vont lutter et se battre pour vous contrecarrer car « Là où il n'y a pas de lutte, il n'y a pas de génie. » (*George Calinescu*) ET LE VOTE, LEUR VOTE, vous le prouvera.

Enfin pour n'oublier personne: où étiez-vous quand les femmes voilées, par conviction et non par force, n'étaient pas autorisées à travailler, à devoir enlever leur voile pour pouvoir garder leur job ou encore à devoir signer au poste de police chaque jour pour prouver qu'elles n'avaient rien fait? Pourquoi n'avez-vous pas réagi? Vous étiez terrés? À l'étranger je suppose.

Votre programme tout entier est un appel au crime, avec une justification basée sur des recommandations religieuses.

Notre TUNISIE ne ressemblera jamais un jour à l'Iran ou à l'Afghanistan.

À bon entendeur salut.

Dorra Ben Amri Ouannes
05.2011



Chroniques du vide

Incendies

Une trentaine de marches plongent dans le sol et se heurtent à une lourde grille qui se rabaisse chaque soir, après le dernier métro.

En général, quelques clodos squattent là, surtout en hiver. Mais pas aujourd'hui: ce soir, l'ambiance est inédite. Un gros dealer s'est fait descendre par un flic tôt le matin, chez lui. La rumeur court qu'il a été abattu sans sommations. Le mec était noir.

J'ai atterri là un peu par hasard, je dérivais, pas loin. J'aime l'atmosphère de ce rassemblement spontané et bigarré de gars du quartier, de voyous, de voisins, de quelques intrus comme moi, venus d'autres communes, et de ceux-là qui ne voulaient tellement pas qu'on les prenne pour des artistes qu'ils ont fini par ne jamais le devenir...

On est une vingtaine, on fume de l'herbe et du shit. Au-dessus de nous la pluie.

Je n'ai jamais cherché à avoir une arme. J'ignore la recette parfaite pour fabriquer un cocktail Molotov; je ne sais pas tout à fait comment on se sert de tout ça mais j'ai toujours très bien compris pourquoi.

Le bruit des sirènes de police recouvre la musique. Le bruit des sirènes de police recouvre nos voix. Le bruit de ces putains de sirènes de merde et des invectives crachées par un haut-parleur nous poussent à sortir de l'entrée de la station de métro.

La pluie raie le paysage, griffe le bitume et les véhicules de gendarmerie garés tout autour de nous. Tout est bleu et gris, dehors et dedans, même les battements de mon cœur sont bleus.

Un gros porc à moustache sort d'un combi, un fusil à pompe entre les mains, il marche droit sur nous et s'arrête à quelques mètres. Sa voix à une sonorité bovine, son accent évoque la ferme, la boue, le purin, quand il se met à gueuler:

— Vous allez dégager! On en a eu un et on n'hésitera pas à en buter d'autres! C'est compris? Hein? C'est pigé?

et le porc lève son machin, le charge et continue de beugler:

— Maintenant vous vous cassez! Vous dégagez! ZWERTIG!

Le groupe se disloque, s'effrite. Chacun redevient un.

Le *Nous*, inédit et inconscient, qui nous fit fraterniser l'instant d'avant n'est plus qu'un ignoble *Vous* hurlé par un gros plein de bière à la haine nostalgique.

Certains ramassent des bouteilles vides, d'autres abandonnent le terrain.

La nuit se couche mais ne s'endort pas.

Son ventre gronde, mauvais, prêt à vomir ses rancœurs insomniaques.

Yahia Ahrik
03.2011



True shit

J'appuie ma tête contre la vitre. La ville passe vite. Des rues et des immeubles, gris.

J'ai qu'un sac en plastique, dedans deux bouteilles de vin, pour contenir.

Il y a longtemps, pas loin, on y était presque. Des nuits pleines de vie, freestyles illuminés.

Un morceau de shit est resté collé dans mon cerveau, comme dans le walkman autoreverse, j'enregistrais le même morceau à la fin de la face A et au début de l'autre face, tu sais, pour l'écouter en boucle.

Tu te souviens? J'achetais des cassettes de Bob Marley, au kiosque, près de la gare, au bled. Le soleil tapait. La chaleur allait bien avec la musique. Je savais pas l'anglais, mais je comprenais quand même les paroles. Avec la cassette, je tournais la tête deux fois à gauche à droite et je demandais « wahda cigarro »...

Je la fumais sur la plage, avec les Wailers et la méditerranée, bleue. A cette époque, l'avenir était un truc lointain, un mirage mensonger. Quelque chose qui se produirait plus tard.

Plus tard, l'avenir ne s'est pas produit.

Yahia Ahrik
03.2011



Aufstieg und Niedergang der römischen Welt

« Un peuple s'éteint quand il perd son énergie créatrice, le pouvoir d'améliorer et de changer le monde. »
Adonis

(Grand poète arabe contemporain d'origine syrienne et critique littéraire, Adonis vit en France et au Liban.)

Ce livre bien connue des historiens de l'Antiquité, cette série imposante sur l'« Essor et déclin du monde romain » pourrait prêter son titre à un essai sur la situation socio-politique, éthique et morale de notre société méditerranéenne contemporaine. Je dis bien, notre société méditerranéenne, parce que ce que l'on désigne par le terme plutôt vague de « monde occidental » (où commence et où s'arrête l'Occident, finalement ? dernièrement j'ai quelques doutes à ce sujet) n'est pas le seul héritier de la culture classique gréco-romaine : l'Afrique du Nord et jusqu'à un certain point, le Proche Orient, le sont tout autant, même si certains préfèrent ignorer cet état de fait.

Cela me semble une évidence d'écrire que nous sommes dans une phase de déclin. Ce constat n'est pas nouveau, puisque depuis Nietzsche, plusieurs auteurs ont décrit et analysé ce phénomène. Les signes sont là, toujours les mêmes, qui feraient sourire l'historien s'il avait un statut social lui permettant d'en placer une sur la scène grotesque et démagogique par nos « dirigeants » (je ne peux m'empêcher de mettre des guillemets, vivant en Belgique et la situation étant celle que le monde entier connaît et trouve, à juste titre, risible). Crise économique et sociale, perte du civisme, loi du moindre effort, multiculturalisme mal (di)géré qui dégénère en globalisation aride et trop souvent américanisée, culte de la Croissance et de l'Utile, exploitation de la « majorité non pensante »¹ par le « pain et les jeux »... Voilà, nous y sommes ! Ajoutons à cela que l'état de délabrement des systèmes éducatifs européens s'accélère de façon galopante ces dix dernières années grâce à des concepts comme le décret de Bologne et l'égalité des chances (qui selon les politiques, se concrétise au sein de l'école, alors qu'il ne faut pas être Docteur en Philosophie morale pour constater que l'égalité, des chances ou d'autre chose, est un leurre brandi par une gauche à la recherche d'électeurs, et que l'inégalité commence *in utero*). Cette tendance à tirer vers le bas, mise en place de façon consciente, vise à produire des élèves « compétents », entendez, des futurs citoyens capables de remplir les formulaires administratifs sans se poser trop de questions² et des exécutants qui s'arrêtent au premier argument d'autorité venu (ce qui précisément fait les choux gras des courants extrémistes de tout bord, politiques et / ou religieux). Nous nous achevons vers un système où l'enseignement privé sera le seul capable de fournir encore une certaine qualité intellectuelle à une certaine élite financière, ce qui n'est pas une première dans l'Histoire, loin de là.

Le tableau pourrait paraître bien noir, et dans un sens, il l'est incontestablement. Comme dans la conception du temps des anciens peuples du Proche Orient, nous ne marchons pas vers l'avenir, mais à reculons vers le futur, le regard tourné vers un passé connu et parfois consternant, et ignorants de ce qui se passe dans notre dos. Heureusement, les anciens Égyptiens nous ont appris que le temps n'était pas que linéaire, mais également cyclique. Après le « *Niedergang* », il y aura assurément un « *Aufstieg* », et ainsi de suite. Paradoxalement, ce processus est stimulant pour les intellectuels, qui assument encore leur rôle d'humaniste, à savoir les véritables « *scholars* » — mot anglais difficile à traduire avec exactitude — qui ne se trouvent pas toujours où on les attend (je pense au monde académique, de moins en moins engagé)³. Pourquoi stimulant ? Parce que ces personnes doivent agir pour préserver un savoir, une culture qui n'intéresse plus personne, car non rentable financièrement. Ils sont les garants de la continuité et s'ils baissent les bras, le cycle historique reprendra inexorablement son cours, mais avec d'autres paramètres⁴ qui risquent de ne pas être compatibles avec une vision durable et responsable de la société.

Le phénomène le plus notoire de la perte des savoirs est celui qui s'est opéré à la charnière entre l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge (entre le III^e et le V^e siècle

1] L'expression est reprise au chanteur Serj Tankian, chanteur du groupe *System of a Down*, qui a écrit la chanson *The Unthinking Majority* sur son premier album solo *Elect the Dead* : Vidéo
2] Personnellement, je suis assez fière d'être souvent confrontée avec des formulaires où je ne « rentre pas dans les cases », ou bien auxquels la seule réponse que je puisse offrir est « Cela dépend », ce qui est un indicateur assez fiable que j'ai encore l'esprit critique et une certaine marge de liberté dans mes choix, professionnels notamment.
3] J'exclus évidemment de cette catégorie les parleurs et artistes de salon qui s'écourent pérorer et sont auto-satisfaits de « produire », et qui sont trop souvent invités par les médias à étaler leur logorrhée.
4] Comme le disait Albert Camus : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie ». (*Le Mythe de Sisyphe*, 1942). Si en situation de crise, nous attendons que d'autres prennent les décisions et instaurent définitivement des pseudo-valeurs, autant se jeter tout de suite dans le canal, quelques bons livres accrochés aux pieds.

après J.-C.). L'empire romain connaît alors des troubles socio-politiques liés à des invasions et un effondrement des structures internes. L'empire byzantin connaîtra moins cette situation de rupture. Au nom des religions, de nombreux ouvrages sont détruits : tantôt le christianisme combat les « idoles » en détruisant les écrits des « païens », tantôt c'est au nom de la religion d'états polythéistes que l'on détruit les écrits des auteurs chrétiens. Parallèlement à cela, le taux d'alphabetisation diminue et la tradition éducative disparaît sauf pour quelques personnes bien nanties. Les historiens estiment que le naufrage du savoir antique s'élève à 90 % des œuvres grecques et latines. Après 475 de notre ère, aucune grande bibliothèque n'est attestée. De manière assez paradoxale, ce sont les monastères qui joueront un rôle dans la transmission des œuvres antiques mais seront aussi souvent à l'origine du choix arbitraire de ces transmissions.

Un regain d'intérêt pour les lettres classique s'opère en Occident avec la Renaissance carolingienne, à partir du X^e siècle, qui permettra à des érudits de tous horizons, de mettre en commun des connaissances préservées tandis qu'en Orient, c'est dès le V^e siècle que des érudits syriaques jouent un rôle prépondérant dans la transmission des sciences et de la philosophie grecques par leur immense travail philologique sur les œuvres en grec ancien préservées dans les écoles hellénisées de Syrie. Le christianisme oriental, unifié par la langue syriaque à défaut d'être unifié dans ses doctrines religieuses, connaît alors un formidable engouement pour la traduction, les commentaires d'œuvres classiques (avec une obsession récurrente pour Aristote) et la compilation. À partir du milieu du VIII^e siècle, sous les Abbassides, les traducteurs syriaques se retrouvent dans des zones contrôlées par un califat arabe, ce qui n'entrave en rien leur action ; au contraire, une demande pour des traductions en arabe apparaît, et les œuvres grecques sont à présent traduites en arabe directement du grec, ou à partir d'une traduction syriaque. Les écoles philosophiques continuent également leur enseignement (Nisibe [Nusaybin, Turquie] et Arbèles [Erbil, Iraq], notamment). C'est donc par l'Orient que s'est maintenue la lumière de l'Antiquité grecque, par l'action des érudits syriaques chrétiens, que la conquête arabe et musulmane n'a pas entravée, mais au contraire, favorisée.

Ne faudrait-il pas voir aujourd'hui ce même retour, *mutatis mutandis*, du monde oriental sur la scène du renouveau ? Certes, il est difficile de savoir ce que recouvrent des expressions comme « monde oriental » ou « monde arabe »... L'identité arabe et l'identité des chrétiens orientaux sont deux problématiques complexes, en particulier depuis le XIX^e siècle, à partir de l'intervention colonialiste et politico-puante de certains états européens (surtout la France et l'Empire britannique — on se souviendra des accords Sykes-Picot⁵) et plus récemment, des États-Unis. Toutefois, nombreux sont ceux qui partagent le sentiment de voir l'Histoire en marche, que ce soit dans les pays concernés par un mouvement de « dédagisme »⁶, ou ceux qui y assistent de loin, en Europe et ailleurs. Fait assez unique dans l'Histoire récente du monde arabe, c'est l'implication de tout un peuple, jeunes et vieux, hommes et femmes, chrétiens et musulmans (et athées même si

5] En guise de résumé, voir : www.lesclesdumoyenorient.com
6] Sur ce concept, voir : www.manifestement.be (PDF)

officiellement il n'y en a pas dans ces pays), intellectuels, petit bourgeois ou fellahs, qui a permis que les choses bougent, que la voix de la majorité pèse enfin et fasse entendre un ras-le-bol face à des marionnettes fortunées dont les anciens colonisateurs tirent encore les ficelles.

En Tunisie et en Égypte, tout comme en Irak, certains regrettent déjà les anciens tyrans, parce que la liberté est difficile à assumer, surtout avec 2 \$ de revenu par jour, et que l'inconnu effraie. C'est ici que l'action des *scholars* est prépondérante : pour rappeler sans cesse à la foule que la révolution ne se fait pas en six mois, mais sur plusieurs années, pour contrecarrer la contre-révolution (qui suit inévitablement toute révolution) et maintenir les objectifs de base du soulèvement — dignité, égalité, travail et respect de chacun dans ses choix grâce à la laïcité de l'état⁷ — pour passer à un système démocratique en sachant qu'il ne sera pas la solution à tous les problèmes mais à l'origine de nouveaux, et pour rappeler que malgré la misère et l'incertitude, il ne faut pas succomber aux chants des sirènes, qu'elles aient l'accent américain ou qu'elles aient une barbe et des principes rigides, mais être conscients, sans tomber dans la paranoïa, que des forces œuvrent dans l'ombre, à grand renfort de moyens financiers, pour maintenir une division, une peur et une haine entre les communautés des trois religions du Livre qui, jusqu'il y a peu⁸, n'avaient jamais eu de problèmes majeurs à vivre ensemble (interrogez à ce sujet des vieux habitants de Bagdad, de Tunis ou du Caire). À l'heure où les médias occidentaux ou occidentalises aiment brandir le spectre de l'extrémisme (qui d'ailleurs n'est pas toujours musulman : en Égypte, des extrémistes chrétiens essaient aussi de mettre des bâtons dans les roues au «vivre ensemble»), il est bon d'entendre le discours de certains phares du monde arabe contemporain, comme le poète syrien Adonis, qui est confiant quant à l'issue positive des mouvements de révolte, au Maghreb comme en Syrie, et nous rappelle que «Créer, c'est espérer, être ouvert à l'avenir»⁹ et que «L'identité n'est pas un héritage mais vient de l'avenir : l'être humain crée son identité à partir de son œuvre» ou comme Nawal el-Saadawi, qui dans un sourire éclatant, déclare : «L'espoir, c'est le pouvoir»...

Dans un de ses oracles au roi Assarhaddon, la divinité assyrienne Ištar d'Arbèles — par l'intermédiaire de devins bien visionnaires — avait d'ailleurs bien compris la force de la foi pour changer les situations qui semblent inextricables : *la tapallah! atta ina libbi muggi anaku ina libbi u'a atabbi uššab*.

«N'aie pas peur! Tu es paralysé, mais moi, au milieu des lamentations, je vais me lever et me rasseoir»¹⁰ (c'est-à-dire intervenir en ta faveur puis retourner sur mon trône et observer le cours des choses).

Reste aujourd'hui à avoir foi en la capacité de l'Homme de bien du monde arabe à recréer des structures constructives et humanistes, en l'absence d'oracles de

7] Ces buts ne sont pas le fruit de mon analyse, mais ceux présentés par Nawal el-Saadawi, qui était en Belgique (fin septembre 2011) et a résumé ainsi les objectifs du peuple égyptien.

8] En tout cas, sur l'échelle du temps, peut-être moins à l'échelle humaine dans ces pays où la population est très jeune...

9] www.arte.tv

10] S. Parpola, *Assyrian Prophecies* (State Archives of Assyria 9), Helsinki, 1997, texte 1.1 | 24'-27'.

tous poils, et pourquoi pas, à s'inspirer de ses futurs réussites. *Inch'Allah momken boukra*¹¹, comme on le dit, *cum grano salis*, sous mon toit.

Cynthia Jean
09.2011

11] «Si Dieu le veut, peut-être demain.»



La voleuse (One way ticket to the Moon)

Il est minuit et demie. Je viens de rentrer de notre soirée. J'ai faim. Encore faim de toi. Je me baigne dans l'obscurité de ma chambre vide et me tourne vers le lit. Je l'entends m'appeler.

«Patience, patience», je lui chuchote. «Ayons un peu plus faim».

Le lit et moi, nous avons des rendez-vous quotidiens. Nous en avons toujours eu depuis que j'étais une petite fille. Je me souviens des fantasmes que j'avais à cet âge-là. Images innées, intuitives, violentes parfois, comme héritées d'aïeules qui vivent dans l'enfant : des siècles et des siècles de félins insatiables, tziganes du plaisir, femmes qui bougent et respirent et s'excitent et se comblent à travers ce corps, frère il est vrai mais bien vicieux, instinctivement préparé au jeu, comme s'il y était destiné.

Quel cortège de sirènes, amazones, geishas, courtisanes, concubines, adultères, quelle lignée de marchandes d'amour et d'histoires habitaient donc l'enfant ? Quelles démons m'ont dressée ?

Je me déshabille lentement, et me glisse sous la couverture. Bien que je sois seule, je tiens à me couvrir pour créer un semblant de cachette. Afin d'attiser le secret de l'acte. La tentation n'éclot que dans la clandestinité, le plaisir ne se célèbre que dans le piratage. L'interdit, ce clitoris de la tête...

J'aime le contact du tissu doux et frais sur mon dos, sur mes fesses, sur mes jambes. Je m'étire avec volupté, je m'entends même miauler. Mais je ne me caresse pas. Pas encore. J'adore m'exaspérer. Je me retourne et m'étends sur le ventre, mes seins profitent, se frottent contre les draps. Mes lèvres aussi. Toutes mes lèvres. Mes ongles écorchent le matelas comme s'il était un dos rêvé. Chaque égratignure est un cri d'envie et de délice : la lionne marque son territoire.

Et c'est à ce moment-là que la voleuse qui te guette surgit. Elle s'empare de toi et ne laisse rien. Elle te pille à ton insu. Et oui, je suis une voleuse, vois-tu. Je vole tes baisers et me les donne. Pas sur les yeux, pas sur les lèvres. Partout. Je vole tes cris aussi. Pas un, pas deux. Innombrables. Assourdissants. Rouges. Et tes mains. Et tes yeux. Et ta peau. Et ton haleine. Et ta langue. Et ton sexe.

Ainsi je nous imagine dans des lits inconnus, sur des tables qui accueillent la faim de deux corps, debout, assis, par terre, moi installée sur toi, te faisant pénétrer au fond de ma convoitise jusqu'à l'étranglement, toi allongé sur moi, me taquinant, me faisant souffrir, me refusant ce que je réclame afin de me le donner mieux après.

Toi, tu t'attardes sur ma poitrine, pinces, câlines, sucés, puis descends vers la plaine du ventre.

Mon ventre : champs de blé où scintille le pain du désir.
Amène ta faux, moissonneur !
Prends, presse, hume, caresse, enroule, déroule.
Plus fort. Plus vite. Plus loin.
Encore plus loin...

Ta main caresse enfin mon sexe. Ce sexe qui bat pour toi. Et puis soudain, d'un seul coup, je me pénètre, tu me fends. L'air manque dans la chambre.
Je l'aspire en entier, complètement et délicieusement livrée au plaisir de me laisser aller à cette eau violente qui pénètre et emporte. Je te griffe sur l'épaule gauche sans faire attention. Je mordille ta lèvre supérieure, puis je la lèche, puis je l'embrasse... Et en gémissant, je pense à tes mains. M'entendent-elles ?

De temps en temps, je retire mon doigt lentement, l'hume. J'en enduis mes lèvres, comme si c'était un sexe désiré, puis le tête. Je m'enivre de ma saveur. Suc de la grappe originelle.

Encore une fois.
Et puis encore.
Profondément. Plus profondément. Jusqu'à déraciner le plaisir, l'arracher de ma terre et le planter dans ma gorge, dans ton cou, dans mes cris, dans tes oreilles, dans mon souffle, dans ta peau.
Je halète. Je gémiss. Je m'arque. Je jouis. Je te VOLE.

Et oui, je suis une voleuse, moi.
Et il te faudra, (un de ces jours), me punir.

Joumana Haddad
10.2011

État des lieux*

* Texte paru initialement sur le blog de l'auteur: www.the-invisible-war.com

C'est pourquoi je dis que celui qui connaît son ennemi et se connaît lui-même mènera cent combats sans risque; celui qui ne connaît pas son ennemi mais se connaît lui-même remportera une victoire pour une défaite; celui qui ne connaît ni son ennemi ni lui-même sera en danger à chaque combat. Sun Tzu

La première chose avant d'entamer n'importe quelle action martiale est de savoir qui sont nos alliés et qui est l'ennemi. Depuis six mois maintenant le pouvoir s'acharne par tous les moyens à créer la division et à mettre en scène la *fitna* (discorde - NDLR) au sein de notre peuple. Si bien qu'alors qu'aux premières lueurs de ce que l'on pensait être une révolution tous étaient unis afin de se protéger mutuellement, cette période de restauration nous découvre tous ennemis les uns des autres, chacun tremblant des actes de l'autre. Chacun accusant l'autre de vouloir empiéter sur sa liberté.

Ne voyez vous pas la manipulation? Ne sentez vous pas la trahison? Ne comprenez vous pas la mystification?

La guerre

C'est que dans cette guerre d'un genre très particulier que l'on pourrait presque qualifier d'inédite et de nouvelle, les camps ne jouent pas à armes égales. D'un côté du champ de bataille il y a les hommes de l'État, pour qui la seule chose qui compte par-dessus tout, par-dessus vous, moi, des enfants, des femmes, c'est l'État tout puissant et ce qu'il leur apporte en échange de leurs services. De l'autre? Eh bien il y a un ensemble encore hétéroclite et pas réellement conscient de lui-même qui souhaite construire un nouveau modèle de société, de politique, de vivre ensemble ou en tout cas mettre à bas celui qui existe actuellement dans le but d'en inventer un autre.

Cette guerre a cela de nouveau qu'elle est l'aboutissement du système politique que conceptualise Hobbes et qui sera perfectionné jusqu'aux monstruosité absolues que seront les États Nations du xx^e siècle. Cette guerre est le signe de la fin du Léviathan, les peuples s'éveillent enfin contre l'administrateur suprême de leurs heurs et malheurs. Après une domination de près de cinq cents ans, nous arrivons à la limite gestionnaire de ces entités supra humaines. Il est évident que pour le moment l'issue de la guerre est plus qu'incertaine.

Mais le fait même qu'elle ait été déclarée annonce la faillite dernière et imminente de ces monstres froids et tout puissants. Ils ont été jugés mauvais et doivent périr, peu importe le temps que cela prendra et ce qui adviendra par la suite. Rien de pire ne peut advenir, parfois que le temps présent.

Les belligérants

D'un côté, donc, des hommes qui vivent par et pour l'État, qui ont passé leur vie à magouiller, à négocier, à comploter en vue d'un accroissement de pouvoir. Leur but, au départ, était certainement pur pour certains, mais le pouvoir corrompt et finit par faire perdre l'idéal à quiconque le fréquente de trop.

Ceux-là, quoiqu'ils se détestent et s'entre-tueraient volontiers, savent tenir le coup de feu et ne pas se disperser. Ils savent que leur objectif est le maintien de l'État et leur maintien à sa tête. Ils ont les moyens de l'État et des connaissances en manipulation qui dépassent l'entendement, ainsi, ne l'oublions pas, que le soutien monétaire et intellectuel inconditionnel des puissances extérieures.

De l'autre côté, la troupe révolutionnaire. Que dire sinon qu'elle s'illustre par l'incompétence sinon l'inexistence de ses chefs, par une incapacité à se mobiliser longtemps sans se disperser, par une ignorance presque complète de l'histoire tactique et stratégique et par une absence presque absolue de stratégie réelle? Bref par un amateurisme et une naïveté presque terrifiante.

Et même si ce constat peut sembler sévère, il est toutefois juste. Il est temps que l'on se réveille et que l'on cesse de se prétendre révolutionnaire à tout va, tout autour du monde. Jusque-là, s'il est vrai qu'il y a eu des martyrs, des rebelles, des opprimés, il n'y a pas encore de révolutionnaires, ou alors, s'il y en a qui prétendent au titre, il leur faut admettre leur nullité en la matière.

Cela n'est en rien une attaque et l'auteur de ces lignes ne s'exclut pas de sa critique. Ainsi que l'écrivait une autre rebelle, nous sommes encore au stade de l'amateurisme, tous. Mais nous devons apprendre vite, si nous souhaitons arriver à nos fins.

Après tout comment pourrions nous être des révolutionnaires alors que jusqu'à présent le simple murmure était déjà considéré comme le summum de la rébellion? Maintenant que nous nous sommes dévoilés les uns aux autres, il est plus que temps de s'organiser sérieusement autour de stratégies claires et bien construites. Il n'est plus temps d'être dans la réaction permanente. Jusque-là qu'est ce que la force révolutionnaire a réalisé que ne souhaitait pas le pouvoir? Peut-être l'obtention de l'assemblée constituante, et encore, cela semble n'être pas un acquis et il n'est pas certain que cela soit sécurisé...

La révolution la plus contre-révolutionnaire de l'Histoire

Ce qui s'est passé jusqu'à présent n'est qu'un soulèvement populaire dont a profité une minorité au pouvoir afin de tenter de se débarrasser d'un tyran qui menait le pays à sa perte. Et cette minorité a réprimé ensuite encore, dans le sang, toute tentative de contestation de son accaparement du pouvoir.

Il ne s'agissait pas d'une révolution. Que cela plaise ou déplaise, les faits sont là.

Pourquoi est-ce que la justice et la lumière ne sont pas faites sur les martyrs? Pourquoi est ce que les anciens caciques du pouvoir ne sont toujours pas condamnés? Pourquoi est ce que le système économique ne change pas? Pourquoi l'armée est intouchable? Pourquoi les familles mafieuses jouissent encore de leur liberté et de leurs biens? Pourquoi un officier qui a voulu dénoncer des pratiques tyranniques moisit en prison? Pourquoi les pages Facebook sont censurées? Pourquoi le tribunal militaire décrète ce qui est interdit ou pas?

Pour la simple raison que, pour virer Ben Ali, il a fallu que certains prennent des décisions terribles et inhumaines. Il a fallu qu'à un moment donné certains se mettent en contact et décident de sacrifier des Tunisiens. Il a fallu que cela se paye, d'une façon ou d'une autre.

Ceux-là à qui l'on réclame justice sont ceux-là même qui ont commis les crimes. Comment voudriez-vous qu'ils acceptent que justice soit faite? C'est tout juste s'ils ne se considèrent pas comme les héros républicains de l'ancienne Rome.

Voilà la réalité politique... Eh oui! Elle est extrêmement déplaisante. N'en déplaise aux idéalistes, la politique telle qu'elle s'enseigne sur le tas, c'est cela. Et après me direz-vous? On fait quoi alors?

Eh bien on réfléchit. On regarde avec lucidité ce qui se passe, qui est avec qui, qui fait quoi, qui veut quoi.

Il ne s'agit pas de baisser les bras et de désespérer, non, au contraire. La lucidité rend plus fort, à condition qu'on la supporte.

Même s'il n'y a pas eu de révolution à proprement parler, ceux qui ont récupéré le pouvoir ont inventé la révo-

lution (de l'aveu même de Tarek Ben Ammar¹); c'était une arme derrière laquelle ils ont cru pouvoir se cacher, escomptant que Ben Ali avait réellement fait un peuple aussi bête que lui. Pas de bol pour eux, l'instinct de notre peuple a su pallier son ignorance. Et ils ont réalisé que l'ignorance n'est pas la bêtise, et que l'intelligence ne se détruit pas aussi rapidement.

Cette arme qu'ils ont voulu utiliser contre nous, pour nous calmer, est une arme à double tranchant. Il est temps pour nous de l'utiliser réellement.

Le monde entier pense que nous sommes en train de faire une révolution. Il est temps qu'on leur montre ce que c'est qu'une révolution.

La transition démocratique

Seulement, pour neutraliser cette arme ces spécialistes du pouvoir l'ont accouplée au mythe de la transition démocratique. Un mythe politologique qui tend à faire croire que la révolution est un procédé que l'on peut découper en étapes et qu'une main invisible fait avancer paisiblement pour le bien de tous.

Cette transition démocratique qui l'ordonne? Qui la décide? Qui l'oriente depuis six mois?

Nul ne le sait. Ceux qui osent parler de gouvernement de l'ombre sont ridiculisés, pourtant il y a bien une volonté derrière la nomination de Essebsi², à ce que l'on sache, non? Et que l'on ne vienne pas me parler de Mebazaa³: s'il avait une quelconque volonté politique révolutionnaire ou pas il aurait prononcé quelques discours, non? Et probablement sans l'assistance de ce cher Karoui⁴...

Certains seront probablement intéressés à savoir que Galula⁵, le spécialiste de la contre-insurrection, explique que la façon la plus facile de calmer une insurrection froide est l'organisation d'élections «libres». Et son livre explique point par point la manière de faire adhérer la population à ces élections et, surtout, la façon de les organiser afin qu'elles soient tout sauf libres. Je suis au regret de vous annoncer que la procédure est presque point par point celle que nous sommes en train de vivre actuellement à Tunis.

Examinons un instant les instances chargées de la révolution et leur travail, depuis six mois qu'elles sont en place. Mises en place dans leur forme initiale par Ben Ali, elle ont évolué au fil des mois pour devenir des machines administratives obscures, fermées et dont le travail est proche de l'inefficacité la plus totale. En même temps il convient de savoir de quelle efficacité on parle ici. En terme de mise en scène révolutionnaire on peut dire qu'elles sont efficaces, nul ne le contestera. En terme d'efficacité révolutionnaire, taisons-nous cela vaut mieux.

1] Producteur de cinéma et homme d'affaires tunisien. NDLR
2] Béji Caïd Essebsi, ministre sous Bourguiba, propulsé à la tête du gouvernement de transition en février 2011. NDLR
3] Fouad Mebazaa, ancien président de la chambre des députés, il devient président de la république par intérim après la fuite de Ben Ali, le 14 janvier 2011. NDLR
4] Ce «Karoui» mentionné par l'auteur doit être le président de la Chambre des députés par interim. NDLR
5] David Galula, stratège militaire français d'origine tunisienne. NDLR

La mise en scène révolutionnaire c'est la propagande chargée de faire croire que tout va bien, que tout se passe comme sur des roulettes, que la révolution est entre de bonnes mains (l'essentiel est qu'elle soit entre d'autres mains, n'est-ce pas?) C'est le procès de Ben Ali, c'est la découverte du trésor du palais, ce sont les témoignages du majordome... mais c'est aussi des instances censément révolutionnaires, ce sont des faux acquis de vraies luttes. Et puisque *dans le monde réellement renversé le vrai est un moment du faux* [Guy Debord - *La société du spectacle* - NDLR], il ne faut pas s'étonner que la vérité ait accouché d'un mensonge.

L'instance ultime de toutes les instances, celle dont la mise en scène est la plus soignée, est bien entendu l'instance Ben Achour⁶. Celle qui représente dans l'imaginaire collectif une sorte d'assemblée législative miniature chargée de représenter le simulacre de l'union nationale. On pourrait écrire un roman psychologique de cette instance... mais nous nous bornerons à en dire deux mots: supercherie, manipulation. Quels pouvoirs, quelle légitimité? Ce n'est pas bien de tirer sur une ambulance, je n'irai pas plus loin.

24 juillet 2011

C'est la date de péremption de notre cher vieillard en chef qui, je le crains, est déjà tourné depuis longtemps. Or donc que va-t-il se passer le 24 juillet? Comment faire une transition de premier ministre, en douceur, quand on sait que personne n'a aucune légitimité? Est-ce que quelqu'un a une solution?

Je pense que le pouvoir en a une ou deux. Quoi de plus malin que de ranimer un mouvement populaire afin de permettre à notre cher vieillard de prendre une véritable retraite bien méritée maintenant, tandis que l'on amènera discrètement un nouvel homme afin de satisfaire à une foule imbecile et vengeresse? (Il y a bien sûr une seconde possibilité bien plus sinistre et qui ne me rassure pas, à savoir que cela soit encore un coup monté afin de faire un coup de filet contre les «islamistes» et d'instaurer un État martial, ce qui réglerait le problème de succession et de légitimité, évidemment).

Le plan n'est pas mauvais. Il faut juste que l'on profite de l'ouverture, si ouverture il y a, bien sûr, afin de rester sur place et de ne plus rien lâcher. Que l'on prenne exemple sur les Égyptiens, ils ne lâchaient la place Tahrir que lorsqu'ils obtenaient ce qu'ils voulaient, à chaque fois. Mais encore faut-il être clair sur ce que l'on veut.

Objectifs

L'objectif ultime de tout cela est que le régime politique change. Que l'on ne soit plus gouverné comme du bétail, que la structure économique soit redéfinie, que la pratique du pouvoir politique change, que les responsables des crimes de la dictature soient remis à la Justice, que justice soit faite au peuple tunisien et qu'une nouvelle République voie le jour.

Pour cela, une chose est certaine, on ne peut plus laisser les dirigeants actuels au pouvoir, qu'ils soient dans l'ombre ou dans la lumière. Il faut donc prendre le pouvoir politique. Rien de plus, rien de moins.

Il est évident que cet objectif, qui est pourtant le seul valable, est presque impossible à atteindre. C'est pourtant la seule option, qu'elle plaise ou non. On ne peut pas être tout à la fois révolutionnaire et contestataire, c'est l'un ou l'autre. Ou bien on veut changer les choses et alors il faut mettre les mains dans le cambouis, ou bien on veut se contenter de la critique facile, et alors faut arrêter de se plaindre que les choses ne changent pas.

Il est temps que nous commençons à nous éveiller à la réalité du fait politique. Ou alors nous nous condamnons à n'être que des chiens qui aboieront éternellement après la caravane du pouvoir à chaque fois qu'elle passera sous nos yeux.

Shiran Ben Abderrazak
07.2011

6] Yadh Ben Achour, est à la tête de la Haute instance pour la réalisation des objectifs de la révolution, de la réforme politique et de la transition démocratique. NDLR



Tunis, où l'État siège - 04.10.2011
(Photos: Alain Van Haverbeke)

Ci-dessus: Premier ministre
Ci-dessous: Ministère de l'Intérieur, avenue Bourguiba



Les régions du livre

À lire d'urgence... si ce n'est déjà fait!

Nayra ATIYA, *Khul-Khaal. Five Egyptian Women Tell Their Stories*, American University in Cairo Press, Le Caire, 1984.

(Édition en anglais, existe aussi chez un autre éditeur: Syracuse University Press, Syracuse [NY], 1982; le texte a été traduit en français, chez Peuples du monde, Paris, 1990, mais il semble épuisé. Facilement disponible sur internet en neuf (anglais) ou en occasion (deux versions), ou à la librairie de l'Université américaine du Caire).

L'auteur, Nayra Atiya, est une écrivaine, peintre et journaliste égyptienne. Entre 1976 et 1979, cinq femmes égyptiennes, aux âges et aux conditions sociales divers, se sont confiées à elle et ont accepté d'enregistrer l'histoire de leur vie, au cours de divers entretiens. Les thématiques abordées (enfance, éducation à l'école, excision, amour, mariage, famille, espoirs, conditions difficiles...) sont celles que la plupart des femmes égyptiennes de la «classe moyenne» et de conditions plus défavorisées mettraient spontanément en avant encore aujourd'hui, ce qui donne un intérêt supplémentaire à ces témoignages mis par écrit au début des années 1980. Beaucoup de détails sur les pratiques et croyances au quotidien émaillent le texte, ce qui rend la lecture captivante (le genre de livre qu'on a de la peine à lâcher!), mais avant tout très émouvante. Malgré des conditions peu enviables, ces femmes gardent un espoir et un optimisme communicatif. Les bracelets «*khul-khaal*» sont les lourds bracelets de cheville des femmes mariées.

« Les gens préfèrent les garçons, parce que la vie d'une fille est difficile. C'est difficile dans toutes les sortes de famille et dans toutes les nationalités. La vie d'une fille n'est pas comme celle d'un homme. Elle n'a pas la garantie d'être heureuse dans son mariage. Et son but principal dans la vie est de se marier et d'avoir des enfants. Les vies des filles et des femmes sont une épreuve quoi qu'il arrive. Je ne sais pas pourquoi. »
(Om Gad, gardienne de parking).

Sophie BESSIS - *Les Arabes, les femmes, la liberté*
Référence complète.

Gilbert Naccache - *Qu'as-tu fait de ta jeunesse?*
Référence complète.

Tahar Djaout - *Le dernier été de la raison*
Référence complète.



0

zéro

صفر

Comité de rédaction

Walid Gharbi .be
Cynthia Jean .be
Alain Van Haverbeke .be

Intervenant(e)s

Yahia Ahrik .be
Dali Ammar .tn
Shiran Ben Abderrazak .tn
Dorra Ben Amri Ouannes .tn
Joumana Haddad .lb
Mehdi-Georges Lahlou .fr
Zied Mokaddem .tn

Création et mise en pages

Krimineilzat productions
www.krimineilzat-productions.com

Production et édition

l'arsenal éditions
www.larsenal-editions.be

Zéro 01 | octobre 2011

La rédaction de Zéro accepte les manuscrits en français, en anglais et en arabe (avec traduction anglaise ou française fournie par l'auteur, à défaut de traducteur officiel pour l'instant...). Les textes seront toujours publiés en français dans la revue, avec un lien vers la version originale, sur notre site Web.

zéro

0

zéro

صفر

revue de l'Occident